



Faculté des Lettres



L'aménagement des espaces publics :

l'exemple de la place de la Planta à Sion

Session d'octobre 1999

Institut de Géographie

Mémoire de licence

Sous la direction du professeur
Jean-Bernard Racine

Présenté par
Nicolas de Roten *livre se*

PB
11.365

322228

Médiathèque VS Mediathek



1010427793



02/360

Table des matières

Introduction	p. 1
1. Des significations possibles de l'espace public	p. 4
1. 1. S'intéresser à l'espace construit	p. 4
1. 2. L'enjeu urbain	p. 5
1. 3. La ville en langue	p. 6
1. 4. L'espace public	p. 7
1. 4. 1. Définir l'espace public	p. 8
1. 4. 2. Le reflet d'une certaine mémoire collective	p. 11
1. 4. 3. Un espace en mutation	p. 12
1. 5. La place publique, un objet d'étude privilégié	p. 15
1. 6. La place publique est-elle un lieu à décrypter?	p. 17
2. La phénoménolisation d'un espace public: la place de la Planta à Sion	p. 20
2. 1. Quelques repères historiques de la cité	p. 20
2. 2. La Planta dans l'histoire	p. 22
2. 2. 1. Un nom de légende	p. 22
2. 2. 2. Naissance de la place et de ses bordiers	p. 23
2. 2. 3. L'ouverture à la modernité	p. 24
2. 2. 4. La Convention de 1850	p. 25
2. 2. 5. La place dans le XX ^e siècle	p. 31
2. 2. 5. 1. Décadence d'un centre historique	p. 31

2. 2. 5. 2. Des projets irréalisés de centralisation administrative	p. 34
2. 2. 5. 3. La deuxième bataille de la Planta	p. 41
2. 2. 6. L'aménagement actuel	p. 43
2. 3. De la divergence des intérêts: analyse des thèses et des forces en présence	p. 50
3. Pratiques, usages, expérience: adéquation?	p. 54
3. 1. Etat des lieux	p. 55
3. 1. 1. Les comportements liés à la place: une triste uniformité	p. 56
3. 1. 2. Des représentations négatives	p. 57
3. 2. Les effets d'une bâtardeisation	p. 58
4. Conclusions et perspectives	p. 61
4. 1. Quelles solutions pour le futur?	p. 62
4. 1. 1. L'illusion du postmodernisme	p. 62
4. 1. 2. Une certaine idée de la participation	p. 63

Introduction

Durant vingt ans j'ai vécu à Sion, capitale du canton du Valais. Les vingt premières années de ma vie, j'ai arpenté tous les carrefours, tous les trottoirs, toutes les rues, tous les recoins de cette modeste ville de près de vingt-cinq mille habitants. Jusqu'au début de l'âge adulte et tout au long de ma scolarité, j'ai partagé mon quotidien avec cette cité dont les origines remontent à l'Antiquité romaine.

Près d'une demi-douzaine d'années après l'avoir quittée, j'ai donc choisi d'y replonger non plus en tant que citoyen, mais comme géographe. Durant ces quelques années, mon regard a inévitablement changé. Il n'est plus celui d'un Sédunois qui participe à la vie sociale de la cité. Il est celui d'un individu qui, par curiosité intéressée, se penche sur les interrelations existant entre l'espace public d'une ville et les habitants de cette dernière. Pour ce faire, mon choix s'est porté sur une place publique dont la création remonte à la moitié du dix-neuvième siècle: la place de la Planta.

Si son origine est d'un autre âge, la forme qu'elle présente aujourd'hui date d'une dizaine d'années à peine. C'est cet aménagement récent, que nous examinerons dans le détail, qui nous intéressera plus particulièrement.

Nous procéderons à un itinéraire historique de la place, de son origine jusqu'à sa forme actuelle. Nous essaierons de comprendre quels processus et quelles volontés ont mené à cette réalisation ainsi que le sens, le message dont cette dernière est porteuse. Nous tenterons ensuite de savoir comment les Sédunois perçoivent et utilisent cet espace.

Au début des années 70, la place de la Planta n'est plus qu'un vaste parking de surface, reflet de la sclérose qui gagne l'ensemble de la vieille ville de Sion. Face à cette décadence du centre historique de

la cité, quelles solutions proposer, quels choix adopter? On peut légitimement penser que la réussite ou l'échec d'un tel projet de réaménagement dépend de plusieurs paramètres.

S'agit-il d'intervenir à l'échelle de tout un quartier, de tout un système dont la place serait la composante centrale, ou au contraire à l'échelle de la place seule, d'un espace très précisément délimité? Comment agir afin que l'aspect fonctionnel et l'aspect symbolique du lieu soient tous deux préservés?

Pour répondre à ces questions qui nous semblent essentielles, il paraît censé que les individus impliqués dans la réalisation d'un tel projet choisissent de se référer à un modèle qui permette d'orienter la recherche, de proposer des solutions cohérentes adaptées aux besoins et aux attentes d'une cité et de ses habitants. Des habitants qui, mieux que quiconque, sont à même de formuler précisément ce qu'ils attendent d'un espace public. Dans notre cas, de la place de la Planta.



Figure 1 Vue aérienne du centre-ville de Sion

Une remarque s'impose ici: les différentes recherches bibliographiques que nous avons effectuées dans le cadre de ce travail nous ont mis devant l'évidence surprenante que malgré l'importance qui est accordée aux espaces publics aujourd'hui, il existe très peu de littérature consacrée à la place publique.

Nous l'utiliserons néanmoins de manière à en dégager les ingrédients utiles pour encadrer ou guider notre enquête empirique. L'insertion d'une recherche dans un référentiel théorique nous paraît l'une des conditions nécessaires à qui veut éviter de s'en tenir à une succession d'observations dont il n'est pas forcément aisé de dégager une signification. Un amas de pierres n'a jamais fait une maison. Passer des questions de forme aux questions de sens et d'intention réclame un minimum d'ordre, celui-là même qui va des questions initiales aux hypothèses de travail, et de la définition des concepts descriptifs et interprétatifs pertinents (1^e partie) à la recherche, sur le terrain, des ingrédients à mobiliser pour faire sens à l'ensemble de nos observations et situer la portée réelle de cette confrontation d'un univers d'abord théorique à la réalité du monde vécu (2^e et 3^e parties), condition de la formulation d'un certain nombre de perspectives (4^e partie consacrée aux conclusions et perspectives).

1. Des significations possibles de l'espace public

Il nous paraît censé d'affirmer que l'agencement actuel de la place de la Planta à Sion est dû à la volonté de renoncer à un espace public s'inscrivant dans la tradition culturelle locale au profit d'une réalisation moderne, lisse et aseptisée, dont il ne surgit ni souvenir ni émotion.

1. 1. S'intéresser à l'espace construit

L'homme n'a de cesse d'aménager l'espace. Nous pensons, comme S. Ostrowetsky (1996), que quels que soient l'époque, le lieu ou la forme que prennent ces aménagements, l'espace construit est toujours "un support qui permet le partage d'expériences communes et de pratiques différenciées. Il comporte des traits reconnaissables et monnayables qui facilitent l'orientation. Depuis ses accès jusqu'à ses limites, depuis son centre jusqu'à ses périphéries, depuis ses monuments jusqu'aux particularités de ses lieux publics propres, il s'offre à des stratégies et pratiques diverses qui l'instaurent comme espace social. (...) Certes, selon les exigences des linguistes fonctionnalistes (...), l'espace n'est pas spécifiquement fait pour communiquer, mais en réalité - et la polysémie du mot communication en est un bon indicateur -, sous forme d'information mais aussi de transport des corps et des biens tous porteurs de sens, il ne fait que cela...".

S'il suscite le plus vif intérêt de la part des Etats ou mieux, s'il est un des *objets* les plus contrôlés par ces derniers, c'est que l'espace construit, dont la forme la plus évoluée est la ville, pèse de

tout son poids stratégique dans la vie sociale. C'est précisément ce qui nous pousse à nous y intéresser.

1. 2. L'enjeu urbain

Aujourd'hui, près d'un individu sur deux est un citoyen. Cette proportion ne cessera d'augmenter de façon exponentielle dans les années à venir.

Les villes, les métropoles continueront de grandir et, comme le dit F. Ascher (1995), "de concentrer une partie croissante des hommes et des richesses, de s'étendre sur des territoires de plus en plus vastes, d'intégrer dans leur système quotidien des zones urbaines et rurales de plus en plus éloignées".

"Réalité statistique, expérience quotidienne: le monde des années 90, l'horizon des années 2000, c'est, pour l'Homme sur la Terre, d'abord et avant tout, le monde urbain. (...) Forme quasi universelle que prend l'organisation de l'occupation humaine de la terre, la ville (et le mode de vie urbain qui lui est lié) s'impose aujourd'hui comme l'horizon de notre destin. (...) C'est dans la ville que se noue ou se dénoue notre passion d'exister, de changer notre vie, ou même la face du monde. (...) Et c'est dans la ville que sont désormais situés les enjeux de la société: innovation ou stagnation, maîtrise ou abandon, intégration ou éclatement" (Racine, 1993).

Nous partageons l'idée que la ville se présente comme l'avenir de l'immense majorité des êtres humains.

1. 3. La ville en langue

L'espace humain en général a toujours été signifiant. Marx disait que les hommes ne peuvent rien voir autour d'eux qui ne soit leur visage, qui ne leur parle d'eux-mêmes.

Le territoire urbain, principale forme que prend aujourd'hui l'occupation humaine de l'espace, est particulièrement riche de signes. Au symbolisme (qu'il faut comprendre comme discours général concernant la signification) des cités originelles où la conception était exclusivement signifiante se greffent à travers les siècles d'autres étoffes symboliques. La piste initiale se brouille, noyée par la "conception utilitaire d'une distribution urbaine basée sur des fonctions et des emplois" (Barthes, 1985) qui, aujourd'hui, prévaut incontestablement.

Quelle que soit l'époque, les hommes créent donc les villes à leur image, "sur la base certes de leurs forces productives et de leurs rapports de production, mais aussi en fonction de leurs aspirations, de leurs croyances, de leurs systèmes de valorisation, du plus intime de leur culture, en un mot de leur idéologie, en faisant autant de systèmes de signes, chargés de significations, dont les propriétés symboliques méritent toute notre attention" (Racine, 1996).

Les signes urbains peuvent prendre différents aspects: couleurs, formes architecturales et matières qui sont destinées à l'expression et à l'échange. Elles se présentent comme des textes à déchiffrer, textes renvoyant à un travail d'interprétation (l'herméneutique), renvoyant à son tour à "un discours caché dont le texte disponible n'est qu'une sorte de transposition codée" (Racine, 1996). Autrement dit, ces signes existants donnent un sens à l'espace bâti.

Mais le sens se constitue également à travers la pratique propre des sujets. Ainsi une rue, une place, un quartier deviennent-ils un enjeu

parce qu'ils expriment "un mode de vie, une manière d'être qui implique une hiérarchisation essentiellement définie par les moyens économiques, financiers, mais aussi par des modalités particulières de manifestations ostentatoires, par des fréquentations reconnaissables; un accès dont les autres sont non seulement privés mais dont ils se croient "naturellement" plus ou moins (in)dignes" (Ostrowetsky, *op cit*).

Ainsi donc la ville est-elle moule et miroir de la société qui l'abrite. "Le moule parce que c'est à l'intérieur de ces édifices que l'homme ancien deviendra un homme nouveau" (Racine, 1993). Le miroir parce que les espaces urbains aménagés sont les résultats spatiaux des processus sociaux, résultats dans lesquels s'inscrivent les processus de décision. Ils sont le reflet du groupe culturel, de l'idéologie qui les a fait naître.

Nous pensons que les sociétés manipulent sciemment l'espace, à travers le style architectural ou l'urbanisme, à des fins politiques, sociales ou identitaires. Le langage urbain, par le vocabulaire des paysages et des styles architecturaux qu'il propose, devient alors un instrument de domination.

1. 4. L'espace public

La notion générique d' *espace public* est apparue vers la fin des années 70, en France. Et depuis quelque temps, précise F. Ascher (*op cit*), "se construit à partir d'elle, une problématique qui en fait un des outils privilégiés de l'urbanisme".

Les espaces publics, nous le verrons par la suite, constituent une formidable ressource pour les collectivités. Mais la situation intra-

urbaine actuelle de nombreuses villes de Suisse ou d'ailleurs soulève de nouvelles questions concernant l'aménagement de ces espaces.

C'est dans cette optique que s'inscrit cette interrogation formulée par J.-B. Racine (*op cit*): "suffira-t-il de faire référence aux styles historiques, de baptiser *agora* ou *forum* les places des villes nouvelles pour retrouver la ville dans son essence, de sacrifier au patchwork des styles et au langage hybride donnant un os à ronger de l'usage aux usagers et de la métaphore culturelle aux confrères architectes pour transformer les formes de sociabilité et d'urbanité? Pour nous en redonner le goût, le goût de la parole prédicative, de la communauté, de la civilité?".

Sous peine de les voir périlcliter ou pire, disparaître, il est nécessaire de savoir si les espaces publics sont encore ressentis comme des biens communs et si les citoyens s'y identifient. Là-dessus, la certitude qu'il en est de moins en moins ainsi existe. Il faut dès lors se demander comment réinventer les espaces publics, comment les utiliser ou les réutiliser afin de les mettre en adéquation avec les nouvelles préoccupations urbaines.

1. 4. 1. Définir l'espace public

Comment faut-il comprendre la notion d' *espace public*?

J. Rémy et L. Voyé (1981) en donnent deux définitions: la première au sens fort et la seconde dans un sens quelque peu affaibli. Dans l'optique de ce travail, la définition au sens fort est la plus intéressante, car elle s'applique directement à notre objet d'étude, la place publique.

"Va être dit espace public au sens fort, un espace accessible n'importe quand - c'est-à-dire n'ayant ni heure d'ouverture, ni heure de fermeture: rues, places publiques - par n'importe qui, sans aucune discrimination, pour des activités qui ne sont pas explicitement déterminées, à condition que celles-ci se conforment à un règlement d'usage, établi par l'autorité publique. On se trouve donc dans un espace où l'homme, comme citoyen ou comme hôte, a une liberté totale de circulation et où est possible toute interaction libre et non contrôlée entre individus supposés autonomes".

Deux autres définitions, qui sont élaborées en fonction des usages des espaces publics, retiendront encore plus particulièrement notre attention: celles de L. Voyé (1990) et I. Joseph (1995), que M. Bassand (1997) se propose de nous faire connaître.

La première déclare qu' "avec leur distribution, leur aménagement, leur séquence, avec l'identité spécifique de chacun d'eux, (...) les espaces publics constituent des ressources importantes tant pour le déploiement de l'autonomie individuelle que pour la mise en scène plus ou moins volontaire, explicite et consciente d'un mode de vie, d'une appartenance, d'une adhésion ou d'un conflit. (...) Les espaces publics sont un mode potentiel d'expression où tout peut s'inscrire: ordre et désordre, sécurité et danger, identité et altérité".

Le second affirme que "l'expérience ordinaire d'un espace public nous oblige à ne pas dissocier *espace de circulation* et *espace de communication*. (...) Ce qui est pris en compte dans cette qualification, c'est l'offre de déplacement, de cheminement ou de mouvement, mais aussi les *prises* disponibles pour l'usager ou le passant, *prises* qui tiennent aux signes et à leur disposition dans l'espace, aux annonces, aux invites ou aux interdits qu'ils perçoivent dans le cours de leur activité ordinaire. (...) Or il est vrai qu'un espace public est un *espace de représentation* qui, tant qu'il est mis en scène, est tout à la fois et en même temps conception et usage, contexte pour des activités et accomplissement de ces activités".

En livrant ces deux définitions, M. Bassand insiste sur trois vocations essentielles des espaces publics: *circulation, communication et expression*. Il prétend que ces dernières en font "des espaces stratégiques des métropoles, qui vont à l'encontre de la menace de fragmentation ou d'éclatement qui leur est inhérente. Dès lors, ils contribuent à la cohésion sociale métropolitaine. (...) Les multiples types de rues et routes, les places tout aussi diverses, les parcs et jardins, les halles et espaces couverts, les transports publics, (...) ces espaces publics ne sont pas isolés les uns des autres, ils constituent un réseau important de la métropole, plus encore nous considérons ce réseau des espaces publics comme une des épines dorsales métropolitaines".

Aux trois fonctions pré-citées, il convient d'en rajouter une quatrième: "le ludique, la flânerie, le rêve, qui sont essentiellement, mais pas uniquement, le fait des parcs et jardins".

Un point primordial réside dans le fait que les espaces publics concernent tous les habitants - usagers - citoyens de la ville. "En effet, contrairement à de nombreux autres espaces urbains plus ou moins privatisés, le réseau des espaces publics d'une métropole permet la rencontre, la communication, l'échange entre tous les citoyens. C'est notoirement ce point qui fait de ce réseau un axe fondamental contribuant de manière décisive à la cohésion sociale de la métropole". Et c'est en cela que les espaces publics ont une vocation universelle.

En outre, nous ne saurions oublier de mentionner ici que les espaces publics sont bordés de différents bâtiments ou équipements qui influencent directement leur animation. Ces constructions hétérogènes, dont les activités et services ont un rayonnement plus ou moins local ou global et attirent des flux d'usagers à des heures et à des rythmes différents, assument, selon des modalités propres, des transitions entre le privé et le public. Cette articulation

conditionne fortement la vie sociale de chaque bâtiment, mais influence aussi considérablement la vie sociale de l'espace public.

Nous parlerons encore d'une caractéristique très importante concernant l'ambiance de l'espace public. Quatre des cinq sens - le toucher, l'odorat, l'ouïe et la vue - y participent. M. Bassand remarque que "la vue est incontestablement le sens le plus mis à contribution, si bien que certains en viennent à oublier l'ouïe, l'odorat et le toucher". Il ne fait cependant aucun doute que les quatre sens font plus ou moins système pour composer l'ambiance d'un espace public.

1. 4. 2. Le reflet d'une certaine mémoire collective

J. Rémy et L. Voyé (*op cit*), en parlant de l'espace public, prétendent que ce dernier est le dépôt d'une *mémoire collective*. Bien que cet énoncé soit tout à fait pertinent, il nous paraît nécessaire de définir plus précisément le terme de mémoire collective et de comprendre quels rôles différenciés tiennent les individus qui participent ou non à son élaboration.

L'espace public est le lieu de confrontation des intérêts de nombreux groupes de personnes différents. E. H. Zube (cité par Francis, in Public Places and Spaces, 1989) propose une classification de ce qu'il appelle les "publics de l'espace public". Cette classification présente l'avantage de la clarté sans qu'elle soit pour autant excessivement détaillée, donc complexe. Il en ressort trois types de *publics* ou *groupes* impliqués dans le paysage public.

En premier lieu, les *professionnels*, qui sont impliqués dans le développement des plans et des politiques d'aménagement.

Ensuite, le *public intéressé*, qui joue un rôle direct dans le modelage des espaces publics car il perçoit les bénéfices (idéologiques ou matériels) que peuvent lui apporter ces réalisations.

Enfin, le *public général*, qui regroupe les personnes qui ne participent aucunement à l'élaboration des plans ou des politiques d'aménagement de l'espace public.

Nous verrons plus loin, à travers l'exemple de la place de la Planta, quels individus ou groupes d'individus composent ces différents "publics de l'espace public".

1. 4. 3. Un espace en mutation

L'espace public urbain n'est pas immuable. Au fil du temps, la vie collective se diversifie et l'espace public est affecté par la transformation des usages.

M. Brill (*in Public Places and Spaces*, 1989) estime que "réaliser des (nouveaux) espaces publics semblables aux anciens ne fera pas revenir la vie publique d'autefois pour laquelle nous avons tant de nostalgie. Ces espaces faisaient partie d'une écologie différente, qui a changé, et nous devons porter notre attention sur la nouvelle écologie qui entoure la vie publique dans nos villes, afin de rechercher des formes nouvelles et appropriées".

G. Simmel (1903) s'est efforcé de montrer, au début de notre siècle, que la ville offre la possibilité de faire coexister deux mondes: un premier visible (la vie communautaire) et un second invisible (la vie privée) qui échappe au contrôle des autres. C'est l'individualisation

du mode de vie urbain qui permet l'existence et l'expansion d'un monde invisible et secret.

Cette tendance à l'individualisation du mode de vie urbain est une réalité depuis bien des années. M. Bassand (*op cit*) explique qu' "au fur et à mesure que se met en place l'agglomération - dès le début du XX^e siècle - se développent conjointement trois aspects de la privatisation de la vie sociale urbaine. D'abord, la construction massive de logements. L'objectif est clair: permettre à chaque ménage d'accéder à ce bien essentiel. (...) Ensuite, (...) il s'agit de stimuler l'utilisation de l'automobile comme moyen de transport. Enfin, faire de chaque logement un lieu de vie en prise directe, grâce aux moyens de communication, avec les collectivités régionale, nationale et avec le monde. (...) La rue n'est plus principalement un espace public. Chacun se replie dans son logement, avec ses médias privés, et utilise sa voiture pour se rendre à son travail, à ses loisirs ou dans des logements amis. Le privé a conquis un pan important de l'urbain".

Certains auteurs prétendent que nous ne réfléchissons pas assez au terme d'espace public et que si crise il y a, elle ne concerne pas la perte de vie publique, mais bien le problème du manque d'attention que nous portons à sa transformation à long terme. M. Brill (*op cit*), par exemple, affirme qu'il nous est difficile d'admettre que la vie publique s'oriente en grande partie vers l'espace virtuel, l'espace des médias électroniques.

La remarque ne manque pas d'intérêt, mais nous opposerons ici que l'individu consommateur d'espace virtuel se trouve pris dans une contradiction où se mêlent espace public et espace privé.

C. Klapisch et A. Semprini (*in Sociologues en ville*, 1996) expliquent clairement cette contradiction en prenant l'exemple des programmes télévisuels diffusés par la chaîne américaine CNN. "Un individu restant chez soi devant son poste, symboliquement se mondialise. Il

est à l'écoute du monde, ouvre son horizon, utilise l'écran comme une fenêtre sur l'univers. (...) Cet individu a le sentiment d'appartenir à une citoyenneté du monde". En ce sens, l'espace virtuel des médias électroniques est en effet un espace public. Mais "dans la réalité, cet individu est isolé. Obligé de rester chez lui devant son écran, il participe d'autant moins à des structures de socialisation traditionnelles existantes. Il perd tout contact direct avec les autres. Le tissu urbain qui l'entoure se trouve dissout et perd de l'importance. L'environnement concret, les infrastructures du quartier, de la banlieue dans laquelle il vit s'effacent". En ce sens, l'espace virtuel des médias électroniques participe en revanche à la privatisation de l'espace.

Plus radicalement, J. Habermas (1992) considère quant à lui l'espace public médiatique qui s'est progressivement constitué au cours de ce siècle comme une dégénérescence de la sphère publique, surtout à cause du passage d'une culture désintéressée à une culture comme consommation où l'intérêt économique gouverne la production culturelle.

1. 5. La place publique, un objet d'étude privilégié

Pourquoi choisir la place publique comme lieu de nos investigations?

En premier lieu, parce que la place a ses racines ancrées dans l'Antiquité occidentale dont nous sommes les héritiers directs.

Dans la Grèce Antique, l'Agora est le centre d'animation de la Cité. Les transactions et échanges de marchandises ne sont qu'une des multiples activités des individus et des groupes qui se rassemblent en ce lieu.

L'Agora est avant tout conçue pour donner la possibilité aux membres de la communauté de se réunir. C'est un lieu de palabres et de conversations qui permet l'échange de nouvelles ou le rassemblement autour des Anciens, pour parler des affaires à régler en commun et des éventuelles difficultés à aplanir.

Dans la Rome Classique, le Forum est un élément central et constitutif de la Cité. "Il n'y a pas de villes sans Forum et celui-ci est une place publique, plus ou moins vaste, qui est située, en général, dans une zone centrale de la ville, mais qui répond à un certain nombre de fonctions particulières et différentes" (Nicolet, *in* 50 rue de Varenne, 1985).

A l'origine, le Forum est un lieu à valeur religieuse qui met en communication le monde des vivants et des morts: le vestibule d'entrée d'un sépulcre. Cette fonction archaïque laisse ensuite place à d'autres fonctions mieux connues. Le Forum devient l'endroit où les gouverneurs des provinces traitent des questions politiques qui concernent leurs administrés. Il est aussi le lieu où se déroulent les activités judiciaires, les procès, ainsi qu'un espace d'échanges, d'activités économiques, une sorte de marché.

Le Forum est un lieu de convergence et, en même temps, un lieu de passage de toutes les activités religieuses et non religieuses de la Cité, le symbole de la vie collective des Romains et n'est ainsi jamais un espace neutre.

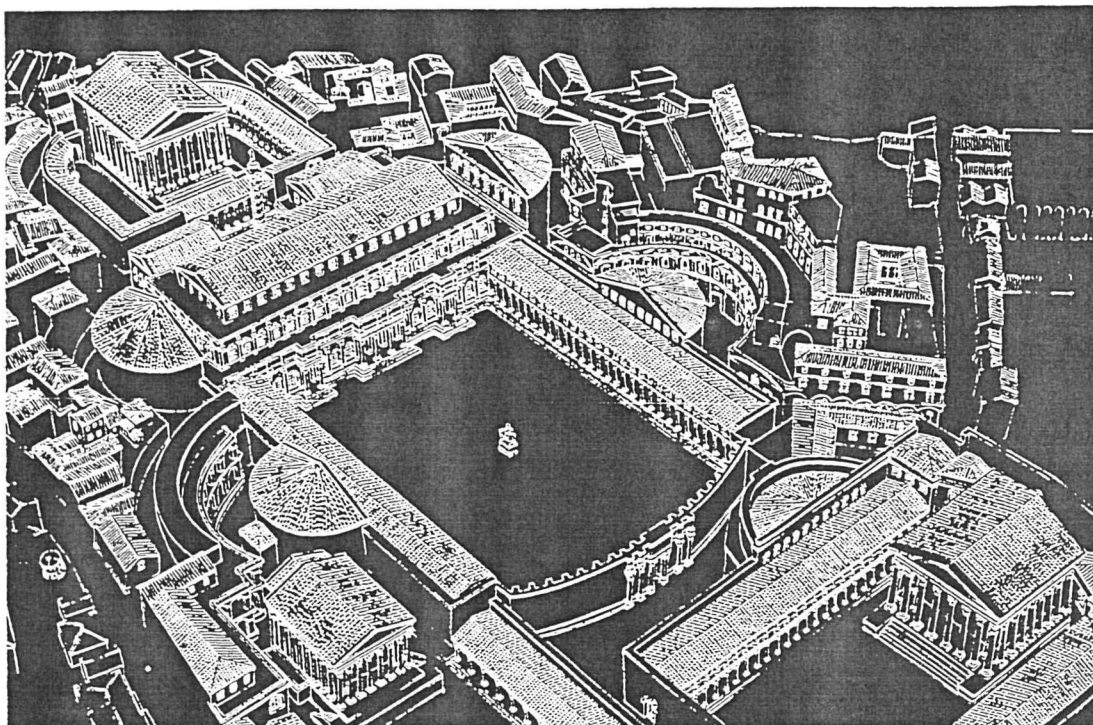


Figure 2 Reconstitution informatique du Forum de Trajan à Rome

En second lieu, réfléchir aujourd'hui sur la place comme objet spatial particulier, c'est sans aucun doute se pencher sur "un des grands archétypes spatiaux, une des grandes formes anthropologiques de l'Occident; un espace qui a été un des a priori concrets, une des instances typiques essentiels de la représentation européenne du monde, avec ses canons de la centralité et de l'organisation régulière et uniforme des plans" (Fontana, *idem*).

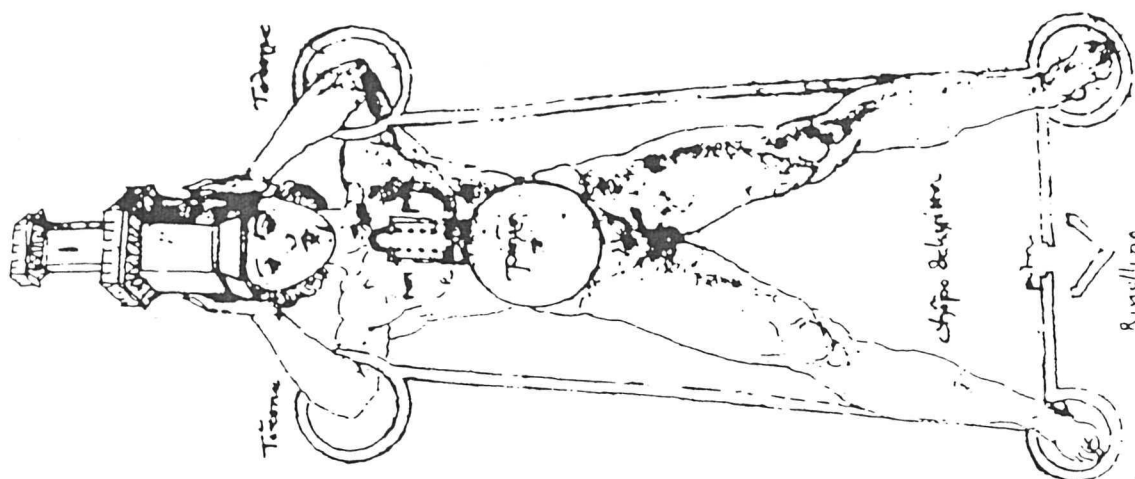


Figure 3

La cité idéale de Francesco di Giorgio Martini est basée sur les proportions du corps humain. La place principale est située "au milieu et au centre de cette cité, tout comme le nombril chez l'homme"

1. 6. La place publique est-elle un lieu à décrypter?

Comme tout espace public, la place publique "n'est pas seulement un espace du visible, c'est-à dire régie par un droit de regard; elle est aussi accessible, donc régie par un droit de visite" (Ascher, *op cit*). Elle donne ainsi au plus grand nombre la possibilité d'appréhender et d'interpréter les signes qui reflètent, comme le dit J.-B. Racine (*op cit*), "l'impact différentiel des groupes culturels sur son exploitation, sa forme et sa personnalité".

La place publique est donc, comme de nombreux espaces urbains, porteuse d'indices auxquels les individus qui la fréquentent peuvent donner un sens, une signification. Mais elle n'est pas qu'une simple constituante de la ville occidentale: elle en est, nous l'avons vu, une constituante essentielle, une "partie intégrante d'un scénario urbain destiné à survivre longtemps à ses artifices et à offrir, de père en fils, aux habitants des lieux de socialisation et des signes de

reconnaisances loués par le temps" (Isnenghi cité par Nanchen, 1997).

Reprenant l'idée de J. Rémy et L. Voyé sur l'espace public en général, E. Nanchen affirme que "lire la *place* publique comme lieu de mémoire, c'est mettre en évidence un sens fondamental de la place: la mise en valeur d'une mémoire collective".

En exemple la place royale, liée à la ville de résidence royale ou seigneuriale, présente un espace symbolique largement diffusé dans l'Europe des Lumières. D. Rabreau (*in 50 rue de Varenne, op cit*), en prenant l'exemple de la France, explique que "la place royale est un espace ordonné autour de l'effigie du monarque. Le fait politique et idéologique est aisément discernable...".

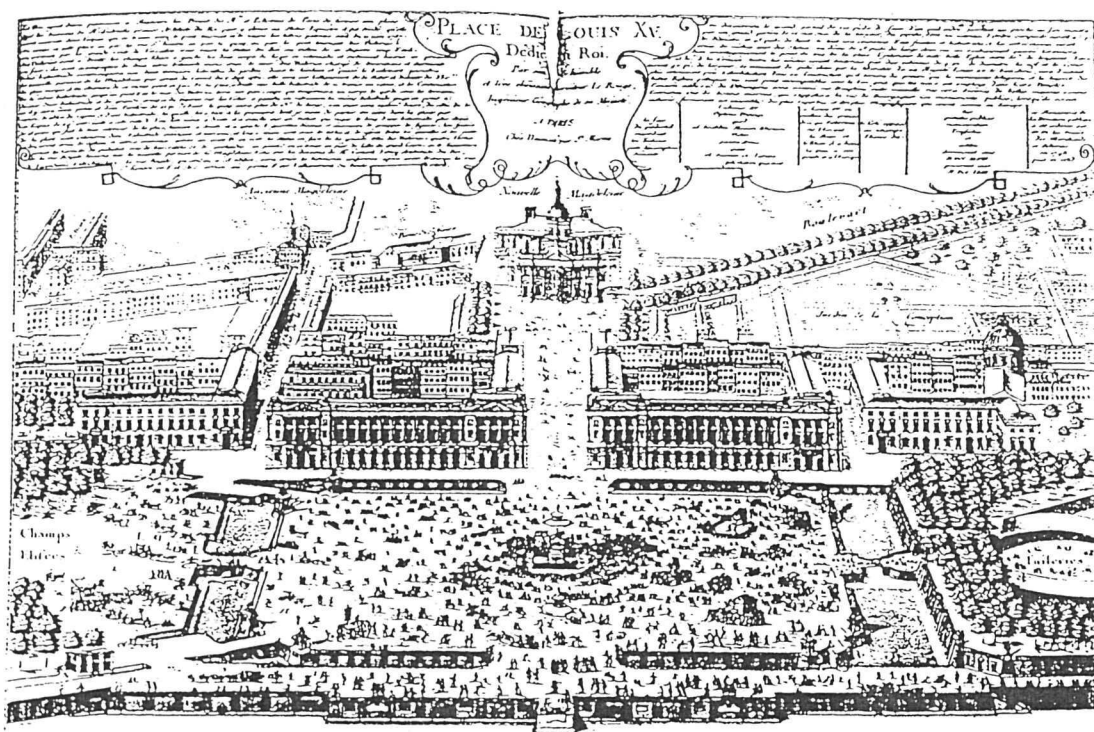


Figure 4 Vue de la Place Louis XV à Paris (actuelle Place de la Concorde)

Mais il affirme aussi de façon très pertinente que la signification profonde des places n'est pas uniquement dans l'illustration d'un postulat idéologique (c'est-à-dire, dans l'exemple pré-cité, dans la figuration immédiate du pouvoir monarchique), elle est aussi "*instrumentale*, agissant comme un miroir de contrôle et d'expression volontaire des différents *pouvoirs urbains*, symboles d'une identité et d'une culture citadine".

Ainsi l'histoire du groupe se trouve-t-elle inscrite dans les places publiques, "et cette histoire est régulièrement revivifiée dans un cycle festif où différents groupes et différentes tendances occupent tour à tour l'avant-scène" (Rémy et Voyé, *op cit*). En effet, un espace réaménagé ou revivifié peut difficilement rester le reflet de l'idéologie de celles et ceux qui le conçurent initialement. Il devient le miroir d'une nouvelle idéologie: celle des individus impliqués dans sa rénovation.

Cette première partie nous a permis de poser le cadre théorique du travail. Afin d'illustrer nos propos, notre choix s'est porté sur la place de la Planta à Sion.

Dans un premier temps, nous parlerons des formes successives qu'elle a connues à travers l'histoire, des processus décisionnels qui en furent responsables ainsi que des différentes fonctions qu'elle occupa dans la vie citadine. A travers une enquête de terrain, nous tenterons ensuite de déterminer ce que son état actuel inspire aux habitants, dans leurs comportements aussi bien que dans leurs perceptions.

2. La phénoménolisation d'un espace public: l'exemple de la place de la Planta à Sion

"S'il me fallait, dans une foule mêlée, reconnaître un Sédunois à quelque trait commun prêté par la cité, je lui dirais: Prononce le mot "Planta". Qu'il soit de vieille ou de jeune souche; qu'il soit issu de l'antique baronnie ou descendu, au temps de son père, d'un village de la montagne; qu'il ait, remontant le Rhône, quitté quelque bourg du Bas-Valais, je saurais si cet homme est Sédunois à la lueur qui passera dans son regard, à l'accent de sa voix quand il dira: Planta".

Si la place de la Planta, comme nous le fait comprendre M. Zermatten (1944), ne laisse aucun Sédunois indifférent, et cela quels que soient ses origines ou son milieu social, c'est qu'elle est partie intégrante de l'histoire de la capitale valaisanne.

2. 1. Quelques repères historiques de la cité

C'est entre les VII^e et IV^e millénaires avant J.-C. que des communautés humaines d'agriculteurs-éleveurs s'installent à Sion. L'agglomération primitive prend naissance entre les deux promontoires de Valère et Tourbillon, au point de convergence des routes de la vallée du Rhône et des passages alpins. La tribu gauloise des *Seduni*, l'une des quatre peuplades du Valais, semble avoir été à l'origine du premier embryon urbain de Sion, assujettie à Rome sous le règne d'Auguste.

A partir du noyau urbain de l'antique cité du haut moyen-âge, le développement médiéval de Sion connaît, au gré des circonstances et des facteurs économiques entre autres, la succession d'au moins quatre étapes. La première enceinte haute existe encore au milieu du XI^e siècle, la dernière dégringole à partir de 1830 seulement. A travers les siècles, la ville connaît des événements déterminants: Sion devient siège épiscopal vers 585, le roi Rodolphe III donne le comté du Valais à l'église Notre-Dame en 999. Un essor remarquable se fait sentir dans la première moitié du XIV^e siècle grâce à l'utilisation du col du Simplon comme passage de transit. Mais la situation est éphémère car dès le milieu du XIV^e siècle, pestes, désastres militaires et diminution du trafic par le col du Simplon (dès la fin du XVI^e siècle) s'acharnent sur une ville qui s'évertue dès lors à survivre.

Paradoxalement, le renouveau viendra d'une des catastrophes les plus importantes. C'est en effet après l'incendie de 1788, qui ravage l'essentiel de la ville, que les modifications du tissu urbain prennent enfin de l'importance. Dès 1830, la ceinture médiévale est détruite et à partir du milieu du XIX^e siècle, la création de la rue de Lausanne fait passer à nouveau tout le trafic du Simplon à travers une cité transformée.

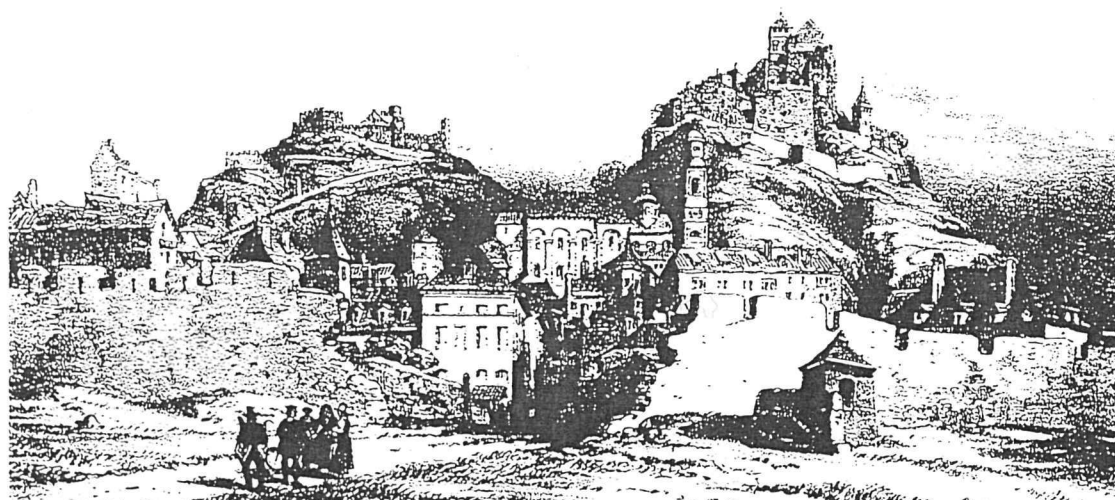


Figure 5 Destruction de la porte de Conthey (ouest de la ville de Sion)
d'après T. du Moncel, 1838

2. 2. La Planta dans l'histoire

Etymologiquement, le mot *Planta* (Plantaz, Planteau) signifie *lieu planté* en patois valaisan. Jusqu'en 1838, le lieu dit *Planta* était un verger, une vaste étendue de prés, plantée de quelques arbres, qui s'étendait à l'ouest de la ville.

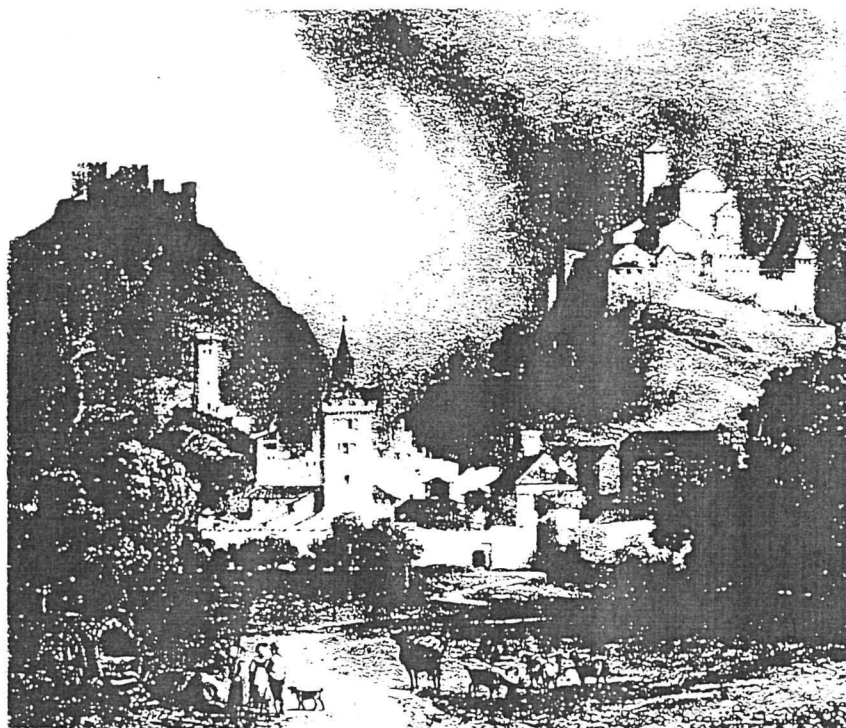


Figure 6 La Planta en 1827 d'après Engelmann

2. 2. 1. Un nom de légende

Si le nom de Planta est dans toutes les mémoires valaisannes, c'est qu'il est indissociable de l'histoire politique et militaire de la capitale et du canton tout entier. En effet, la sanglante bataille de la Planta du 13 novembre 1475 fut pour le Valais une journée historique: 4000 combattants Valaisans, à qui quelques 3000 volontaires de Berne,

Soleure et Fribourg viennent prêter main forte, provoquent la déroute de plus de 11000 Savoyards, mettant ainsi fin à une longue histoire de pillage et de saccage.

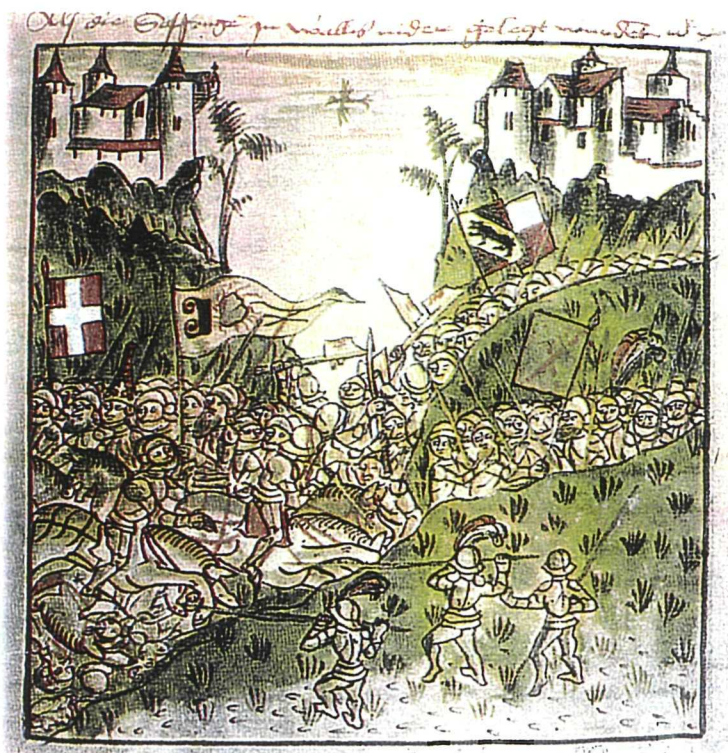


Figure 7 Illustration de la Bataille de la Planta, Chronique Edlibach, début XVI^e siècle

2. 2. 2. Naissance de la place et de ses bordiers

Le 30 mars 1838, la Ville de Sion (c'est-à-dire, jusqu'à la Constitution de 1848, la Bourgeoisie) et l'évêque établissent une convention qui règle les différents problèmes posés par la construction du Palais épiscopal et prévoit la création d'une place publique, la Planta, sur laquelle on ne pourra jamais construire.

La réalisation du Palais épiscopal (qui occupe cette fonction aujourd'hui encore) est retardée par les événements politiques qui

agitent le canton dès la fin de 1838. Ce n'est qu'en 1841 que les travaux s'achèvent et que l'évêque s'y installe. Mais en automne 1839 déjà, la construction du couvent des Ursulines, édifice symboliquement porteur du religieux et de l'éducation laïque, s'achève aux abords de la place. La prééminence du religieux est ainsi attestée sur la nouvelle place publique. En 1848, le couvent des Ursulines devient Palais du Gouvernement.

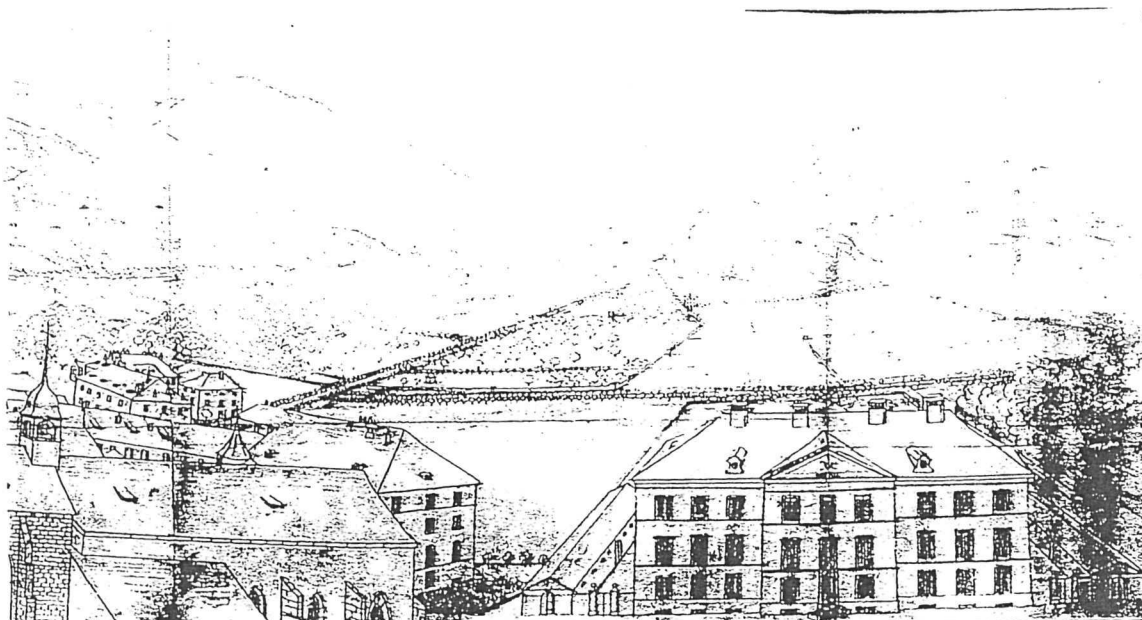


Figure 8 Vue panoramique de Sion du haut du clocher de la Cathédrale, anonyme, 1840-1843. A droite sur le dessin, l'Evêché

2. 2. 3. L'ouverture à la modernité

D. Francillon (*in Sion, la part du feu*, 1988), affirme qu'entre 1830 et 1848, "les choix faits par les édiles ont transformé la ville, modifiant par là même les comportements sociaux de ses habitants". Sur la place de la Planta, le 10 juin 1841, l'instruction militaire attire une foule de curieux; "le beau sexe y est très assidû" (*L'Echo des Alpes*,

10 juin 1841). Le lendemain, la place publique offre son site à la cantine et au stand du deuxième tir cantonal - le premier avait eu lieu en 1839 - campé dans un décor de scène: "L'emplacement du tir offre un aspect des plus riants. Ombragé au midi par une ligne de grands arbres, le spectateur découvre à l'orient la ville de Sion qui se présente sous son aspect le plus neuf et le plus original. Les édifices principaux de la ville, à commencer par l'Evêché, se présentent en amphithéâtre et sont surmontés par les deux collines de Valère et de Tourbillon qui achèvent le tableau" (*idem*, 16 mai 1841). Avec la place publique et son arrière-fond urbain, la ville s'offre un nouveau décor théâtral que l'on pourra admirer et où l'on pourra se faire admirer. C'est dans ce jeu de miroir entre la ville et l'homme qu'une nouvelle culture prendra forme, portée par l'idéal démocratique et par la progression de l'individualisme.

En près de quinze ans, les édiles s'étaient donc donnés les moyens d'introduire de nouvelles formes de rapports sociaux. La ville s'était ouverte au monde en abattant une partie de ses tristes murs d'enceinte "qui lui interceptaient l'air et le riche panorama de ses campagnes" (*L'Echo des Alpes*, 1^e avril 1841), suivant ainsi les grands courants d'idées de l'urbanisme des Lumières. Les notions de paysage et d'air pur sont entrées dans la ville, lui permettant une première prise de distance de son origine paysanne.

2. 2. 4. La Convention de 1850

La Constitution de 1848 introduit, dans les institutions politiques et administratives des communes, deux éléments indépendants: la Commune et la Bourgeoisie, qui étaient jusqu'alors confondus et représentés par le régime bourgeoisial.

C'est ainsi que le 14 juin 1850, la Convention de la Planta est adoptée par le jeune Conseil communal de Sion. Elle est signée le jour suivant entre la Ville et l'Etat du Valais, comprend 16 articles et fixe les conditions d'utilisation de la place, dont la propriété est garantie à la Ville et la fonction civique à l'Etat.

D. Francillon (*op cit*) en résume le contenu ainsi:

- " La place publique, carrée, est prévue devant le nouvel Hôtel du Gouvernement (art. 1).
 Au pied de celle-ci, on construira une avenue de 80 pieds nouveaux de largeur (environ 26 mètres) (art. 2);
 la promenade du nord sera prolongée au couchant, en ligne directe sur une largeur de 60 pieds (19 mètres) (art. 3);
 puis l'actuelle avenue Mathieu Schiner est prévue (art. 4).
 Ensuite, l'Etat et la Ville de Sion se répartissent les différentes charges édilitaires relatives à ces travaux lesquels sont sous la responsabilité de la Ville de Sion (art. 5 et 6).
 L'Etat alors abandonne les terrains lui appartenant qui sont occupés par les places, promenades, avenues à établir (art. 7) ainsi que le jardin de l'Evêché d'environ 450 toises et situé au fond de la place actuelle (art. 8).
 La Ville de Sion renonce à la clause conditionnelle de 1843 qui cédait à l'Etat les fossés et remparts sis au midi de la rue de Conthey à la condition d'y construire des édifices nationaux, par là-même, elle reconnaît l'Etat propriétaire absolu de cet espace et lui cède une parcelle d'environ 32 toises au lieu dit la "petite Planta" (art. 9).
 De plus, la ville reconnaît l'Etat propriétaire de tout le terrain allant de l'Evêché jusqu'à la porte de Savièse obtenu par convention entre l'Evêché, le Chapitre et la Ville afin d'y construire un Séminaire (art. 10).
 La convention du 12 février 1849 entre l'Etat et la Bourgeoisie de Sion relative au couvent des Ursulines fait l'objet à nouveau d'une tractation financière (art. 11 et 12).

Suite à ces décisions, les remparts au nord de la ville et la Tour de Savièse devront être démolis (art. 13).

Des clôtures devront être établies partout où les propriétés de l'Etat toucheront les places et les nouvelles constructions (art. 14).

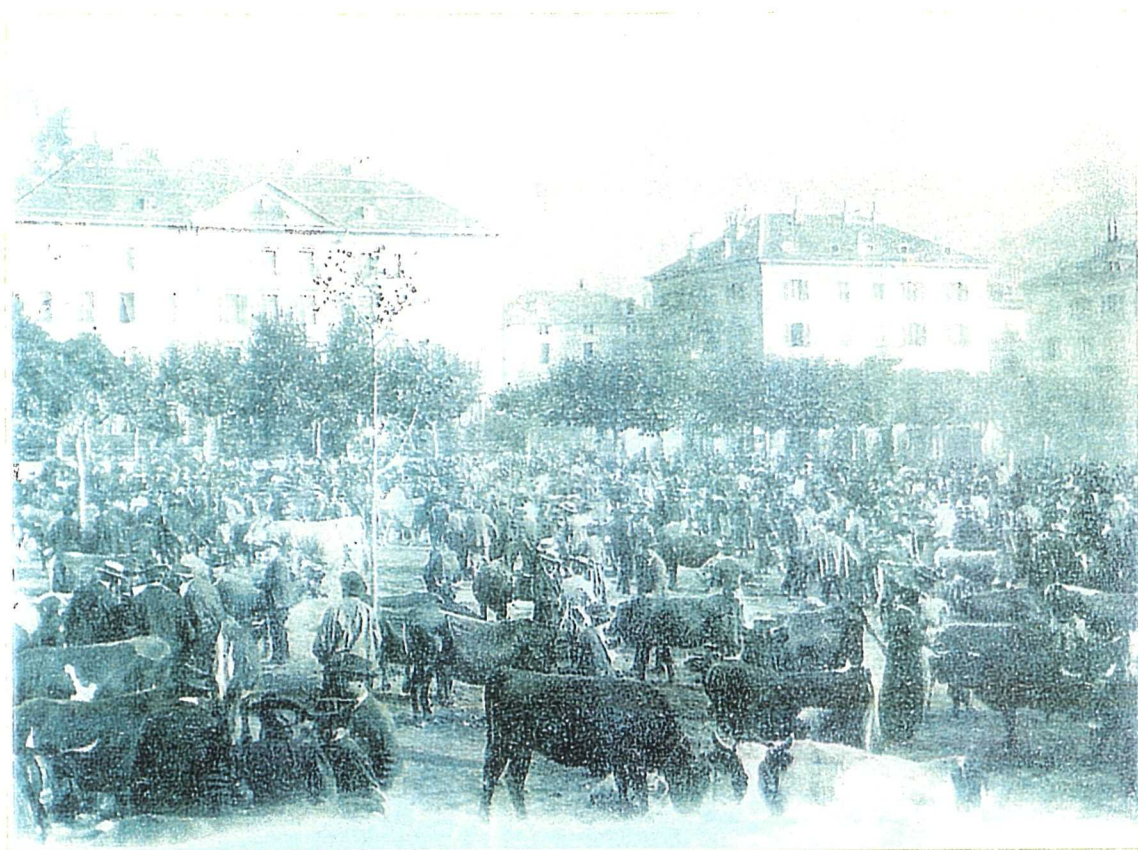
Celles-ci ne pourront recevoir aucune autre destination. Cependant, l'Etat aura en tout temps le droit de se servir des places comme places d'armes, de campement ou d'exercice militaire (art. 15).

Aucune des parties de terrain possédées par les parties cotractantes ne pourront être vendues sans soumettre l'acquéreur à la condition de bâtir sur un alignement et un plan régulier, "à peine de dommages et intérêts et de l'obligation de démolir à la charge de celle des parties qui négligerait l'exécution de cette clause" (art. 16) ".

Cette convention présente la particularité d'éliminer le morcellement administratif de la période précédente et d'établir ainsi un accord significatif des différentes parties concernées afin de créer un projet réellement communautaire. Mais il paraît peu approprié de parler déjà de pré-urbanisme, c'est-à-dire d'une première vision d'ensemble de la ville. Il semblerait plutôt que l'on se trouve encore face à un art urbain proche du modèle des Lumières, dans lequel la ville crée une nouvelle périphérie en abattant les fortifications et en élaborant des places et de larges avenues plantées d'arbres.

Si le rêve de la classe privilégiée sédunoise de se promener, de voir et se faire voir devient alors une réalité, la classe populaire garde en revanche un sens tout à fait pragmatique de la place publique. Traversée en tous sens par les chars attelés, elle est avant tout un lieu de foires traditionnelles, de marchés, d'exercices militaires, de rassemblements populaires ou patriotiques.

Dès le milieu du XIX^e siècle, la place est réalisée telle qu'elle sera vécue pendant près de cent ans.



Figures 9 et 10 Images de foire de la fin du siècle passé. Les foires périodiques de Sion emplissaient la Planta d'une animation extraordinaire. On y vit jusqu'à 1800 têtes de gros bétail

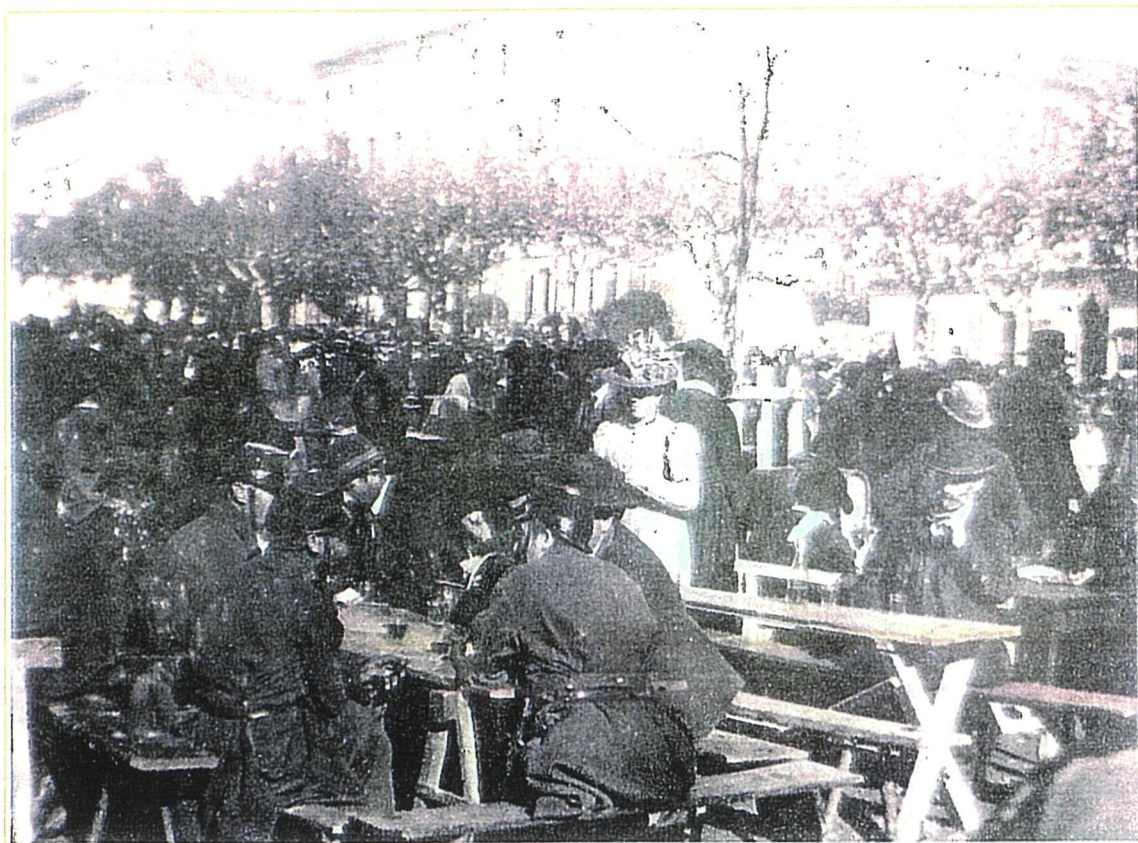


Figure 11 Après la foire, en 1900, des soldats en profitent pour arroser la fin de leur cours de répétition



Figure 12 Match Sion-Viège en 1920. La Planta fut le premier stade de football de la ville

2. 2. 5. La place dans le XX^e siècle

Le secteur de la Planta, dont le centre d'intérêt est constitué par la place de la Planta, occupe une position privilégiée dans la ville de Sion. Contigu par le côté est à la vieille ville, il est en relation directe avec les zones commerciales. La rue de Lausanne, l'avenue du Nord (dans le sens est-ouest) et l'avenue de la Gare (dans le sens nord-sud) sont les trois routes collectrices importantes qui le rendent accessible. La place elle-même est délimitée par la rue de Lausanne au sud, l'avenue de la Gare à l'ouest, un front de verdure (jardin public) au nord et le tracé des anciens remparts à l'est.

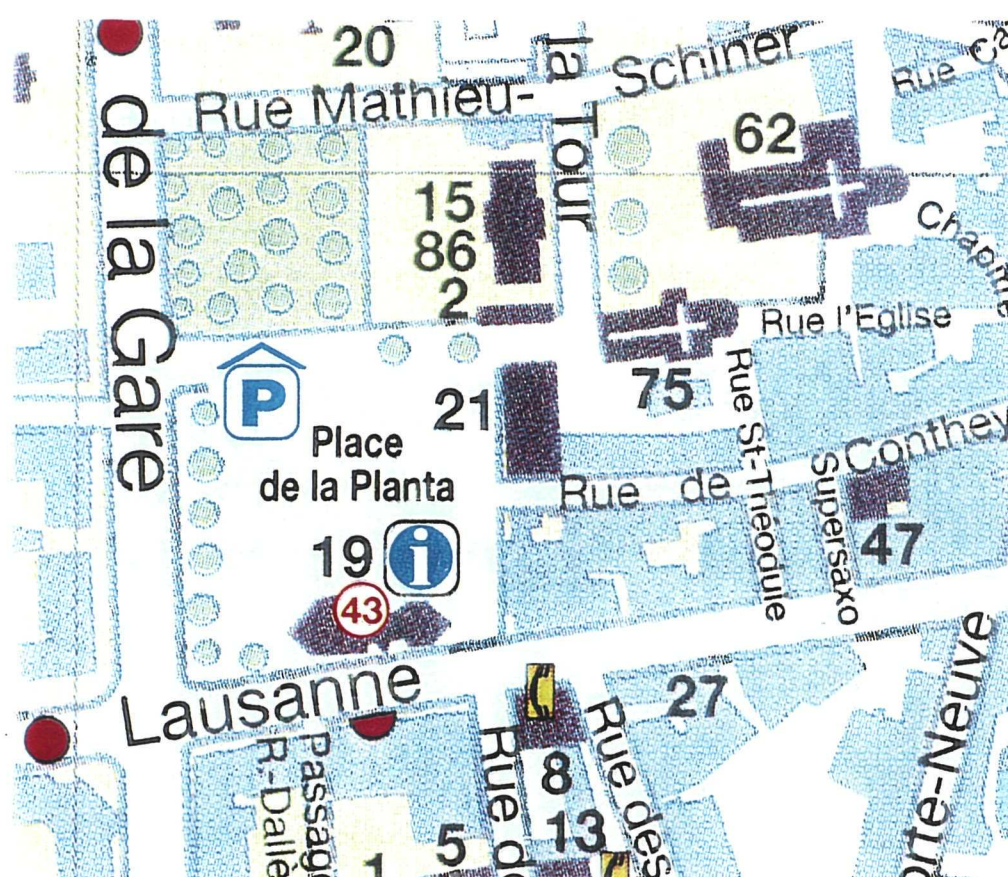


Figure 13 Plan du quartier de la Planta tel qu'il se présente aujourd'hui

2. 2. 5. 1. Décadence d'un centre historique

Le double processus d'urbanisation et de motorisation survenu à partir de la moitié de ce siècle n'épargne pas Sion puisqu'il provoque, comme dans beaucoup d'autres villes européennes à cette époque, l'éclatement de l'habitat et le glissement vers la périphérie d'activités urbaines traditionnellement implantées dans la partie centrale de la cité. Une des raisons importantes de ce phénomène est le tracé prévu de la future autoroute au Sud de la ville, qui repousse et répartit sans ordre défini les points de convergence et les pôles attractifs. L'intérêt des anciens quartiers se limite, leurs activités diminuent et Sion voit ses quartiers tendre aux affectations uniques. Ces mutations dans l'occupation du sol touchent profondément le centre de la ville.

La sclérose de la vieille ville, le rejet des habitants vers la périphérie, l'emprise croissante du secteur administratif ainsi que la congestion chronique du réseau routier ont largement contribué à rompre l'équilibre fragile qui faisait du centre le véritable coeur de la cité.

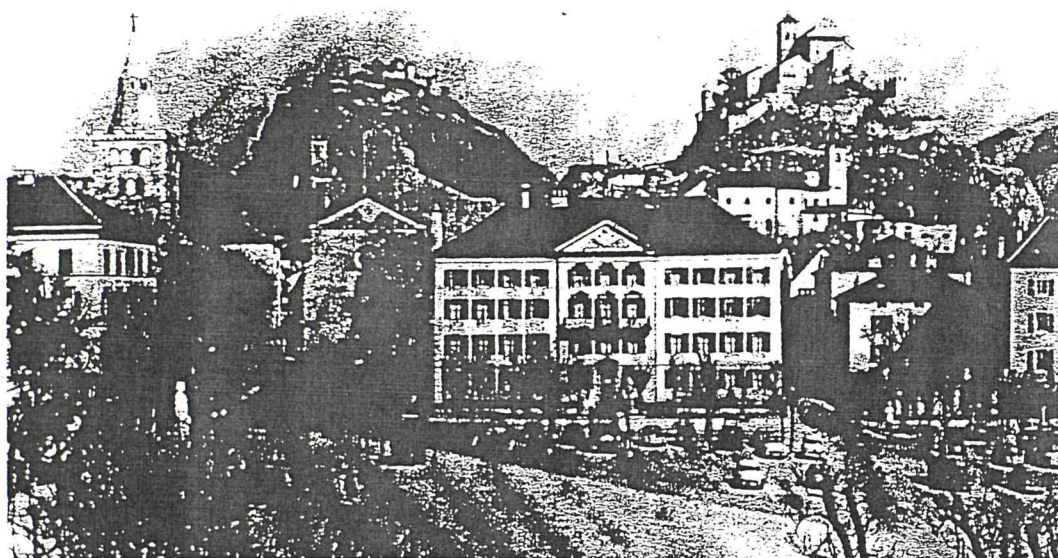


Figure 14 La Platta en 1950

Le pouvoir attractif de la vieille ville s'affaiblit, à l'image de la place de la Planta, autrefois lieu de rencontre et d'échanges privilégié, qui dès les années 50 s'ouvre à l'automobile pour n'être, vingt ans plus tard, plus qu'un vaste parking de surface.

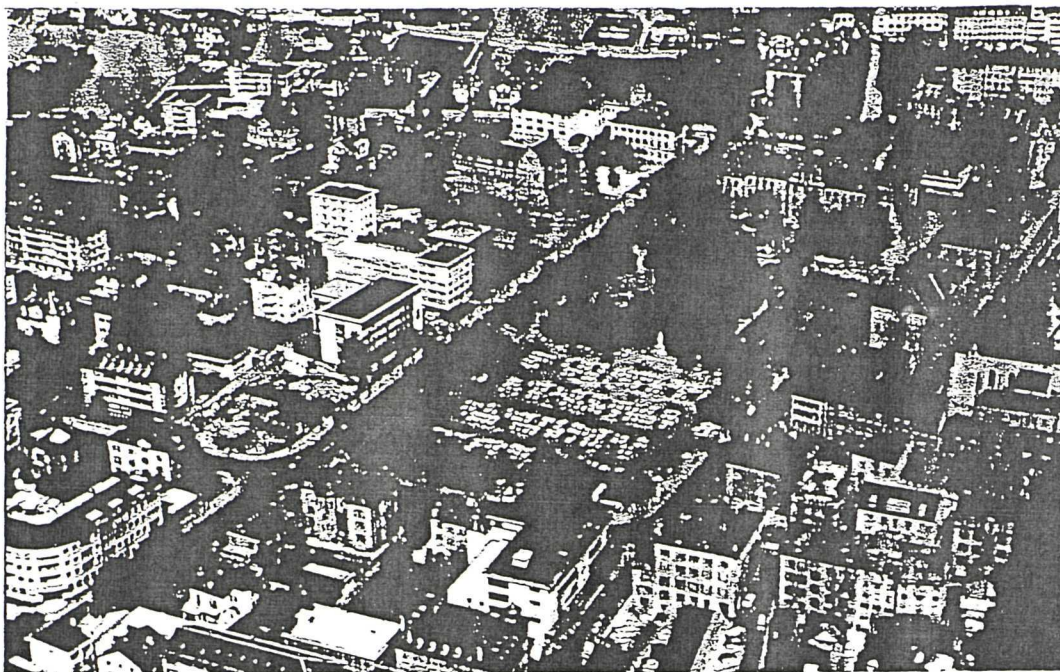


Figure 15 La Planta en 1970

L'envahissement de la place par l'automobile est, en fait, le reflet de la dégradation de son large environnement. Or jusqu'au milieu de XX^e siècle, "le cœur de Sion, c'était la Planta. Grâce à elle, la ville avait une atmosphère, une personnalité". Cette remarque manuscrite de l'architecte municipal de l'époque ne trouvera pas de contradicteur.

2. 2. 5. 2. Des projets irréalisés de centralisation administrative

Consciente de cette situation et du manque d'animation qui en résulte, la Municipalité organise en 1970 un *concours d'idées pour l'aménagement du quartier de la Planta* ouvert aux architectes, ingénieurs et urbanistes domiciliés en Suisse. Le concours vise, entre autres objectifs urbanistiques, à redéfinir l'espace de la place qui peut être en partie bâtie mais doit être impérativement redonnée aux piétons.

Selon les termes même des instigateurs du concours, l'objectif principal est de projeter dans le secteur de la Planta, zone privilégiée et d'intérêt public, un aménagement progressif et cohérent qui tienne compte d'une série de besoins administratifs, sociaux-culturels, commerciaux, et en même temps de garantir à la communauté sédunoise l'usage quotidien de cette zone. Il s'agit de refaire de ce quartier "le cœur de la ville et de la Planta le *point de convergence*, la *place centrale*, de redonner à cette dernière sa fonction première de *place vivante de rencontres et d'échanges*, en répondant aux besoins de notre temps tout en intégrant le passé". Précisons ici que lors de ce concours, le quartier dont il est question se limite à la place et à ses plus proches alentours.

C'est un bureau d'architectes de Genève qui semble, à l'issue du concours jugé les 16, 17, 18 et 23 mars 1971, présenter avec son projet *FLUX* la solution d'aménagement la plus cohérente. En conséquence, le même bureau est mandaté l'année suivante pour l'élaboration d'un projet d'étude plus vaste et plus complet du quartier de la Planta. Il s'agit désormais de revitaliser une zone dévalorisée, de la rendre attractive en intervenant à une plus grande échelle et non de façon localisée sur la place seule.

Les lignes directrices de ce plan de quartier se présentent comme suit:

Habitat:

maintien dans la vieille ville et développement du quartier à l'ouest de la Planta; le but visé est la sauvegarde dans la ville de la relation directe habitat-lieu de travail (bureau, atelier, école, magasin).

Différenciation des activités:

mélange des activités (habitat, lieux de travail, de loisirs, d'échanges et de rencontres); on cherche ainsi à éviter la prédominance d'une fonction par la non spécialisation des secteurs.

Equipements collectifs:

dépassement des strictes affectations administratives des bâtiments cantonaux et communaux en les mêlant aux autres fonctions urbaines;
identification d'un espace collectif important: la Planta, franchement contemporaine, en liaison avec les secteurs voisins;
intégration des cheminements piétons aux équipements et aux espaces collectifs, aux zones d'activités.

Réseau routier:

maintien de l'ossature actuelle;
fermeture de certaines rues au trafic automobile et leur récupération comme voies piétonnes;
limitation du parking de surface;
création de parkings souterrains.

En résumé, les remèdes proposés ci-dessus sont la *densité* (renforcement de l'habitat et concentration des équipements collectifs), la *mixité* (mélange et différenciation des activités) et

l'accessibilité (priorité aux piétons et facilité d'accès et de stationnement pour les automobiles).

En juin 1974 un plan directeur concrétise les idées du projet *FLUX*. La commission responsable de l'étude se félicite de son contenu en observant que "l'on doit admettre que le projet répond aux exigences fondamentales du concours d'idées lancé pour l'aménagement de la place de la Planta. Il répond également aux principes récemment proclamés par la Conférence Internationale Préparatoire de l'Année Européenne du Patrimoine Architectural de 1975:

- revalorisation d'un ensemble ancien en respectant les structures du tissu urbain existant et en y intégrant harmonieusement un apport architectural contemporain;

- reconquête de l'espace urbain au bénéfice de l'homme et plus particulièrement des habitants de la Ville de Sion;

- amélioration de la qualité de la vie par une solution heureuse du problème des circulations en réservant de larges chemins piétons;

- réanimation et diversification des activités de la place de la Planta et dans le quartier qui l'entoure".

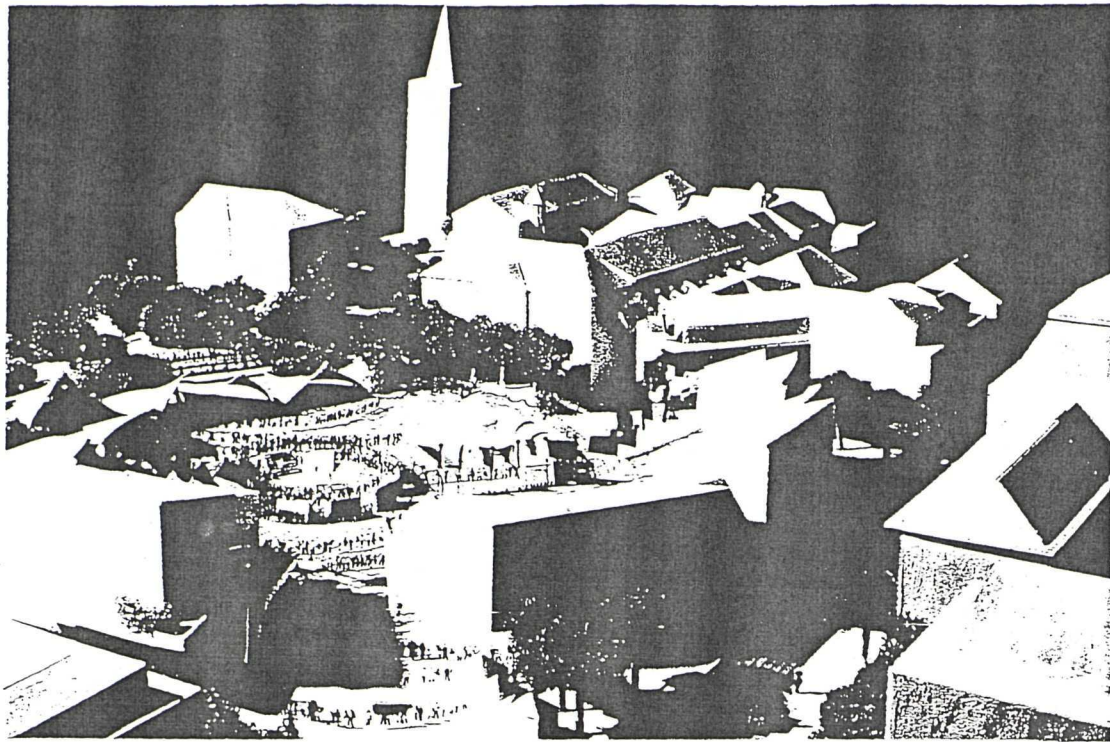


Figure 16 Vue nord-est de la maquette du projet *FLUX*

Les auteurs de ce projet estiment que le problème de la réanimation de la place ne peut être résolu que si l'on en fait le point de rencontre de différentes liaisons trouvant elles-mêmes leur source dans la variété des fonctions données aux immeubles du quartier et des zones avoisinantes. Cela implique notamment, autour de la place proprement dite, un mélange bien dosé des fonctions administratives, culturelles et commerciales.

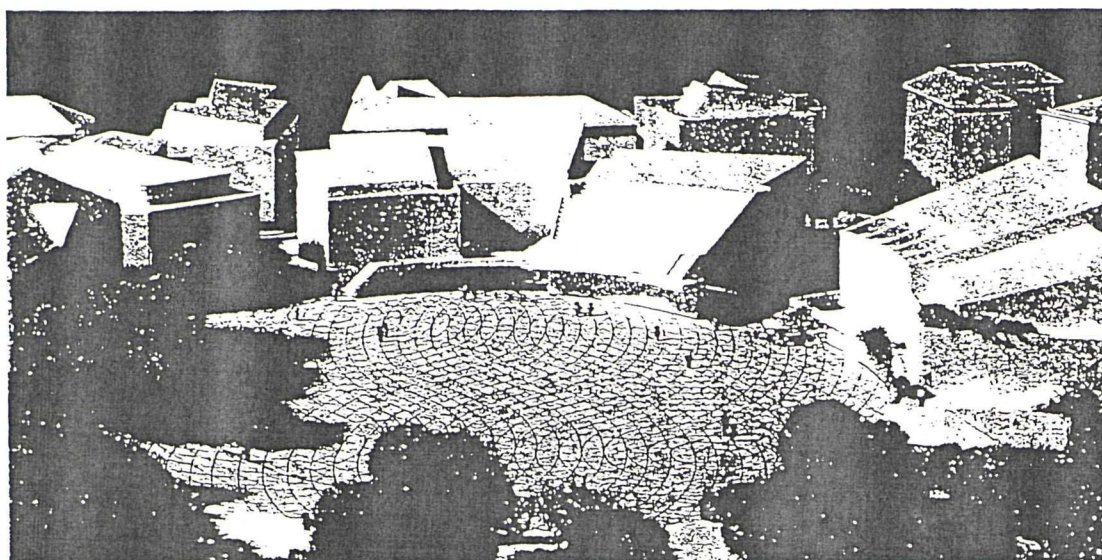


Figure 17 Vue sud de la maquette du projet *FLUX*

L'ensemble des constructions au sud de la Planta est disposé en éventail et préserve, de l'intérieur aussi bien que de l'extérieur de la place, les points de vue importants. Avec de nombreuses ouvertures sur la rue de Lausanne, les rez-de-chaussée sont entièrement réservés à des activités d'échange et d'intérêt général: restaurants, locaux commerciaux, espaces polyvalents, salles de réunion, hôtel, exposition et vente de produits du pays.

La commission constate que la place de la Planta devient, ainsi qu'elle le souhaitait, "point de rencontre, de croisement des chemins piétons; elle n'est pas seulement lieu de passage mais foyer d'animation et des rassemblements".

Pourtant, ce projet d'aménagement de quartier, victime de son gigantisme, ne verra jamais le jour. Si les rez-de-chaussée des constructions au sud de la place sont réservés, comme nous l'avons précisé plus haut, à des activités d'échanges et d'intérêt général, le reste du volume bâti au sud, à l'est et à l'ouest de la place, est destiné à une toute autre affectation. Il doit abriter une grande

partie des pouvoirs administratifs communaux et cantonaux. Or la Commune de Sion et l'Etat du Valais, partenaires dans l'organisation du concours de 1970 et dans l'attribution du mandat deux ans plus tard, paraissent avoir surestimé à l'époque les besoins de leurs administrations respectives.

Par conséquent, un nouveau mandat est accordé à trois architectes sédunois afin qu'ils élaborent, entre 1975 et 1976, trois variantes de la place de la Planta en ayant l'obligation de tenir compte des données du projet *FLUX*. Mais l'idée d'agir à l'échelle d'un quartier est bel et bien disparue. L'intervention est désormais localisée sur la place seule.

Une des variantes est retenue et en juin 1980, le journal *Contact*, l'organe d'information de la Municipalité, présente en exclusivité pour les Sédunois les plans de la nouvelle place.

Dans le préambule, le président se plaît à rappeler que "la Planta est une vieille richesse de l'urbanisme sédunois. Avec le développement de la ville, la place, naguère hors les murs, s'est trouvée au coeur de la cité. Elle a servi à tout le canton et les plus grandes fêtes s'y sont déroulées. (...) La Municipalité a décidé de lui rendre son ancienne dignité. Les travaux en cours (tendent à) redonner vie à la place elle-même, à lui redonner son rôle de centre de la ville et de grand'place du Valais".

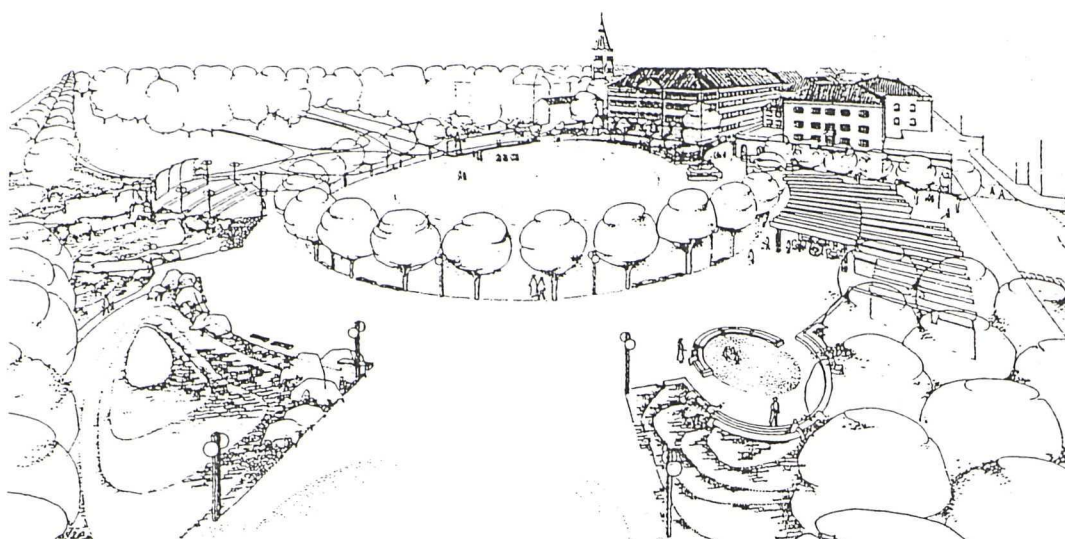


Figure 18 Illustration du projet présenté dans le journal *Contact* en juin 1980

Suit un texte sur l'aménagement de la place, qui spécifie que l'étude du quartier de la Planta propose depuis 1974 "l'aménagement d'une place rendue aux piétons et dont la forme circulaire concrétise les trois fonctions urbaines auxquelles la destine sa position privilégiée au coeur de la ville:

- pôle d'attraction
- point de convergence des circulations piétonnes
- trait d'union entre la cité historique et la ville nouvelle".

Un pavillon comprenant un office d'information, un kiosque et un bar-terrasse est prévu au sud-est de la place, un jardin d'enfants au sud. Le sud-ouest est en communication directe avec les activités commerciales existantes ou projetées. L'ouest doit abriter une zone de verdure, comme le nord où le front de verdure du jardin public sera maintenu. Enfin, il est prévu qu'un kiosque à musique recouvre partiellement la rampe d'accès du parc souterrain au nord-ouest. Sur le sol, le dessin du pavage a pour but d'inciter au mouvement et de favoriser des cheminements non directionnels.

Le Palais du Gouvernement, érigé au XIX^e siècle sur le tracé des remparts, s'impose quant à lui comme élément dominant alors que la Catherine, monument du Centenaire de l'entrée du Valais dans la Confédération (1815-1915), change de socle pour s'intégrer au mouvement de la place.

En octobre 1980, le Conseil général vote l'engagement d'un crédit pour l'aménagement de la place de la Planta.

2. 2. 5. 3. La deuxième bataille de la Planta

En 1981, alors que les travaux ont à peine commencé, une lutte acharnée dont l'enjeu est la forme de la place s'engage entre la Commission cantonale des constructions (la CCC) et le Service de l'édilité de la Ville.

Alors que le projet officiel propose une place ronde, la CCC souhaite une place carrée, soutenue dans son action par l'association *Sedunum Nostrum* (société pour la sauvegarde de la cité historique et artistique) ainsi que par diverses opinions se manifestant dans la presse locale. Le 23 juin de la même année, l'Etat du Valais fait part de son opposition au projet mis à l'enquête par la Ville. Les travaux se poursuivent néanmoins car l'ouverture du parking souterrain, prévue pour la fin de l'année 1981, est une priorité. En novembre, la CCC ordonne un arrêt partiel du chantier.

Après d'âpres discussions et négociations entre les parties opposées, le Conseil d'Etat, en sa séance du 9 juin 1982, prend la décision de retirer son opposition.

Il s'agit dès lors de réétudier d'un commun accord l'aménagement. Un avant-projet, qui tente de tenir compte des critiques antérieures, est alors élaboré par l'architecte de la Ville et a pour but de proposer une solution nouvelle pour l'aménagement de la place. Le 14 octobre, la Commission consultative d'architectes de la ville de Sion en prend connaissance et avoue, en conclusion de la séance, être sensible à la volonté de l'architecte de "dédramatiser le problème en proposant une solution qui peut être à la fois très souple, évolutive, sans que ce soit au détriment d'une certaine solennité des lieux".

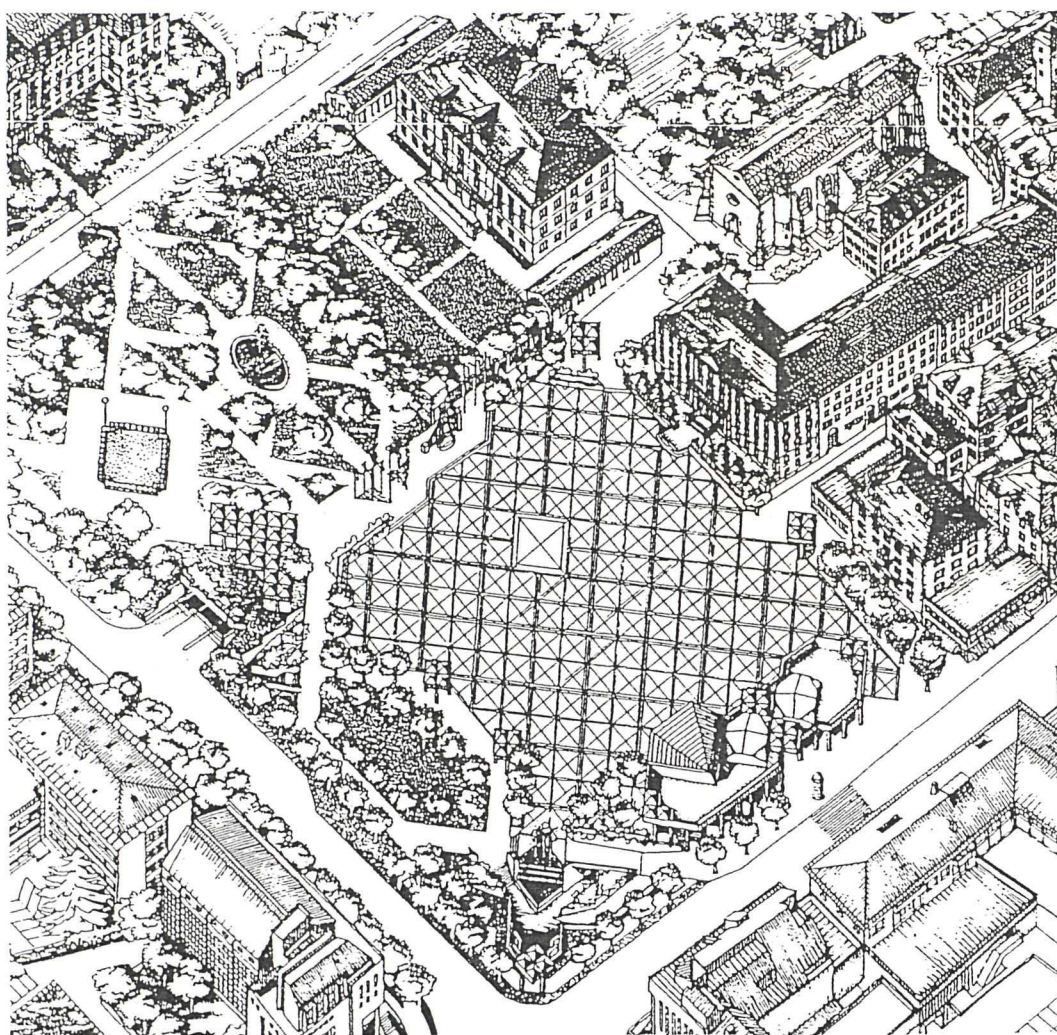


Figure 19 Illustration du projet (tirée du journal *Contact* de février 1984)

Elle recommande par conséquent à la Commission d'Edilité et au Conseil communal de poursuivre l'étude de la Planta dans cette direction. Le 20 janvier 1983, la CCC découvre à son tour l'avant-projet et donne, malgré un certain nombre de réserves, un préavis non négatif à sa réalisation.

C'est à l'architecte dont le projet fut victime de l'opposition de l'Etat du Valais en 1981 que revient la tâche d'en réaliser un nouveau, sur la base de l'avant-projet proposé par l'architecte de la Ville. L'entreprise est rapide, les différentes parties en prennent connaissance et le 16 juillet 1984, la CCC délivre son autorisation de construire.

2. 2. 6. L'aménagement actuel



Figure 20 Vue nord-est de la Planta

Les travaux s'achèvent dans le courant de l'année 1989. La place actuelle, qui recouvre presque un hectare, est vide sur l'essentiel de sa surface. Une demi-douzaine de bornes, dont la fonction citée ici est inconnue de tous ou presque, servent à la délimiter sur ses côtés.

Elle est recouverte par un arrangement de dalles de granit grises et de porphyre rouges et se présente sous la forme d'un quadrilatère de surface plane, légèrement incliné du nord vers le sud et délimité précisément.

-Au sud, une construction basse sépare la place de la rue de Lausanne. Cet édifice abrite l'Office du Tourisme de Sion, un kiosque, la Société des Arts et Métiers de Sion, un café, des accès au parking souterrain (ascenseurs-escaliers) ainsi que des toilettes publiques. L'accès à la rue de Lausanne est direct des deux côtés de l'édifice ainsi qu'en son centre. Le bâtiment est en effet formé de deux parties distinctes qui laissent entre elles une ouverture orientée nord-sud.



Figure 21 Vue du pavillon situé au sud de la place

-L'avenue de la Gare longe la place sur tout son côté ouest, qui abrite quelques traces de nature: un maigre espace de verdure planté d'une poignée d'arbres et, directement adossés à la route, quatre bancs sur une bande de gazon. Deux bâtiments administratifs de l'Etat du Valais sont érigés de l'autre côté de l'avenue de la Gare, à laquelle on accède par un passage souterrain au sud-ouest de la place et qui permet aux piétons d'éviter l'important carrefour routier qui s'y trouve.

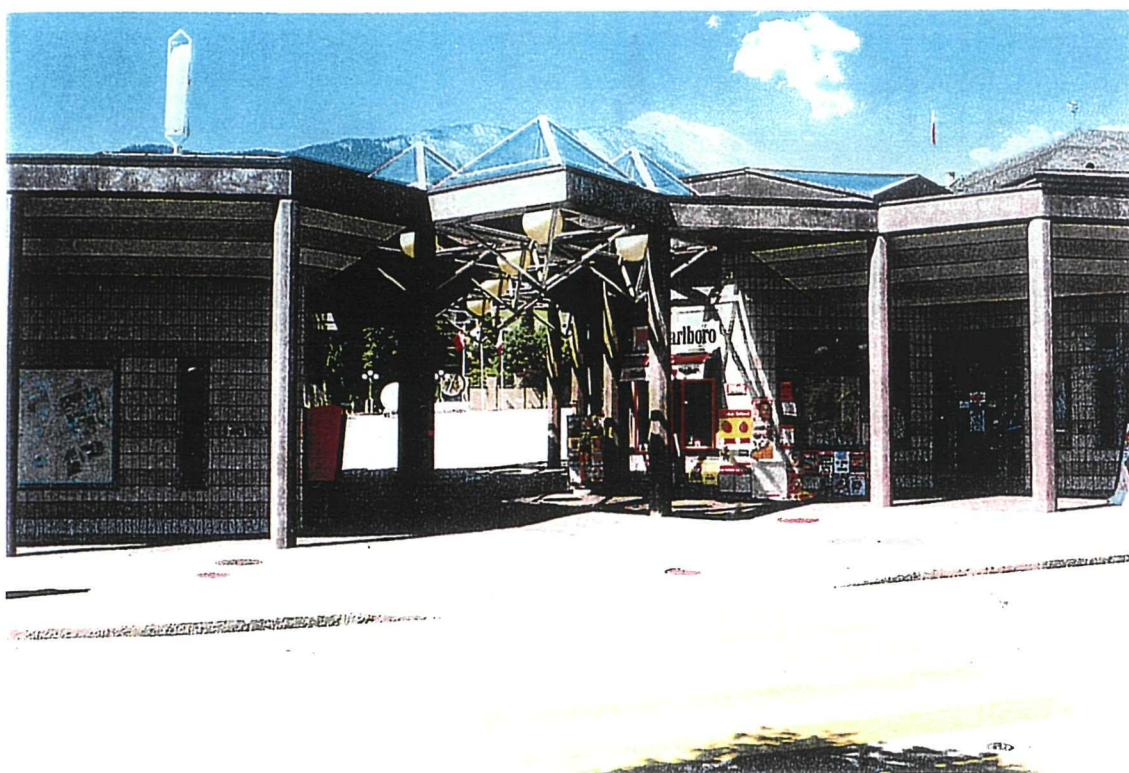


Figure 22 Détail du pavillon: ouverture centrale reliant la place à la rue de Lausanne

-Au nord, le front d'un jardin public (duquel les trois marches d'un petit escalier permettent de surplomber la place) et le mur du jardin de l'Evêché constituent la limite. On trouve, caché derrière la Catherine adossée à ce dernier, un accès au parking souterrain (ascenseur-escaliers). Sur toute la longueur de son front, le jardin public est perméable à la circulation piétonnière. Au nord-ouest, un petit tunnel met en relation la place et l'avenue de la Gare, tandis qu'au nord-est, une ouverture permet une connexion directe au quartier historique de la Cathédrale.



Figure 23 Vue ouest de la place. A la limite de la place, deux bornes sont visibles



Figure 24 Vue nord de la place. La construction en bois, temporaire, fait office de boutique vendant des articles aux couleurs de *Sion 2006*

-A l'est enfin, sur le tracé des anciens remparts, se trouvent deux bâtiments de l'Etat du Valais dont l'un, le Palais du Gouvernement, trône sur la place du haut de son perron. On trouve ici encore un accès au parking souterrain (escaliers), situé à l'entrée de la rue de Conthey qui, entre les deux édifices administratifs, plonge au coeur de la vieille ville.

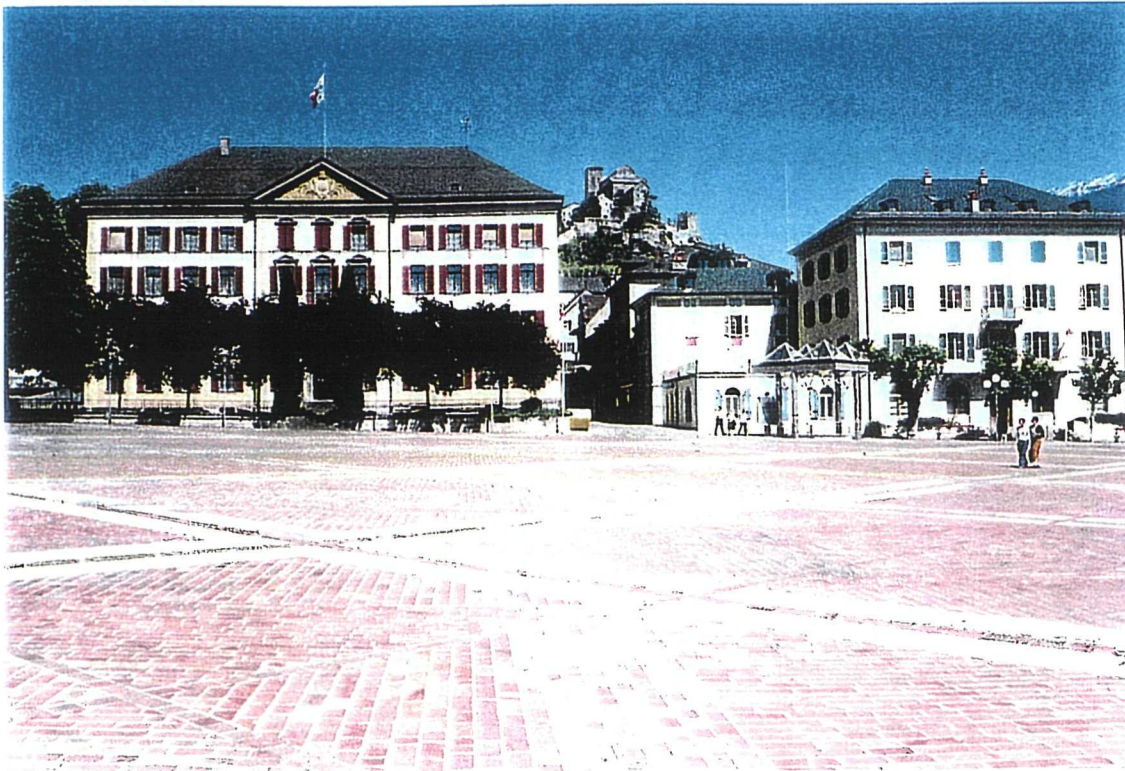


Figure 25 Vue est de la place

Dans le cadre de cet aménagement, aucun plan de quartier n'a été conçu. La Planta d'aujourd'hui, moderne dans sa réalisation, occupe la totalité de l'espace défini en se prolongeant jusqu'aux limites existantes contruites. C'est une construction spatialement ponctuelle et précisément délimitée.

De prime abord, la place frappe par son étendue. Elle occupe un espace considérable, plat et sans relief (au sens propre du terme).

Le passant comprend vite qu'elle se situe entre la vieille ville et la ville moderne. Le choc architectural peut en effet difficilement passer inaperçu. Alors que les front nord et est abritent des

bâtiments historiques (Palais du Gouvernement, Evêché), les fronts sud et ouest font apparaître des constructions résolument modernes.

Cependant, parler de la Planta comme d'un *trait d'union* entre la vieille ville et la ville moderne nous paraît inopportun.

2. 3. De la divergence des intérêts: analyse des thèses et des forces en présence

L'aménagement actuel doit être compris comme la conséquence de l'affrontement entre les partisans de deux thèses antagonistes.

Ces deux thèses en présence visent des finalités différentes qui conduisent à une contradiction au niveau de l'action concrète. Ce qui est considéré comme la revalorisation d'un espace urbain par les uns est perçu comme une dégradation du site par les autres.

Dans le chapitre intitulé *Le reflet d'une certaine mémoire collective*, nous prétendons que l'espace public est le lieu de confrontation des intérêts de nombreux groupes de personnes différents. Ces propos trouvent une parfaite illustration dans l'exemple de la place de la Planta.

En nous inspirant de la classification proposée par Zube (*op cit*), il est possible de résumer la position des acteurs comme suit:

- les *professionnels* regroupent aussi bien la Commune de Sion, son Service de l'édilité et l'(les) architecte(s) responsable(s) du projet qui défendent la première thèse, que l'architecte cantonal et la CCC qui défendent la seconde;

- la société *Sedunum Nostrum* et les différents individus qui manifestent leur opinion principalement à travers la presse locale forment l'essentiel du *public intéressé*;

- le *public général* rassemble quant à lui le plus grand nombre de citoyens à savoir ceux qui, par ignorance ou par

désintérêt, n'ont en aucune façon participé au débat sur l'aménagement de la place de la Planta.

S'il a fallu attendre quatorze années depuis la mise sur pied du *concours d'idées pour l'aménagement du quartier de la Planta* pour que la construction de la place, qui était présentée comme une priorité, puisse débiter, c'est pour deux raisons distinctes. La première est, jusqu'en 1975, une grossière erreur d'appréciation des besoins administratifs communaux et cantonaux. La seconde est, à partir de 1980, l'affrontement de deux thèses en désaccord sur l'aménagement de la place et principalement sur sa forme. Nous verrons comment des analyses fort différentes d'un même espace peuvent mener à un antagonisme profond.

La première thèse est celle de la Commune de Sion. Elle a l'ambition de "redonner à la Planta sa fonction première de place vivante de rencontre et d'échanges, en répondant aux besoins de notre temps tout en intégrant le passé". La place est ici l'élément central de tout un quartier qu'il s'agit de réaménager.

La Planta est ainsi considérée en tant qu'*expression* d'une *finalité* visant à *valoriser* à la fois:

- son rôle dans la ville (Planta = espace urbain);
- le rôle de cet espace urbain dans la vie quotidienne des individus (Planta = cadre de vie, scène de la vie sociale).

La valorisation de l'espace ainsi proposée vise à y développer l'activité sociale en agissant sur ses caractéristiques dans le but de supprimer ou du moins réduire les impacts considérés comme négatifs (ex. : la circulation automobile) et d'augmenter les impacts considérés comme positifs (ex. : la circulation piétonne). La forme proposée, ronde, est essentiellement justifiée par sa capacité de valoriser la Planta dans son rôle de mise en communication des

individus et d'intégration à la communauté: foyer qui rassemble, la place est restituée aux habitants qui l'avaient perdue.

La seconde thèse est celle de l'architecte cantonal, de la CCC et de *Sedunum Nostrum*. Elle est considérée comme représentative de celle de l'Etat du Valais et soucieuse d'exprimer l'unité cantonale par un signe tangible au coeur du Valais. La place est ici le seul objet de l'aménagement. Cette thèse souhaite:

- mieux exprimer le caractère historique du lieu en préconisant une place davantage liée aux formes du développement urbain de Sion hors les murs;
- faire de la place non seulement le coeur de la capitale, mais aussi le coeur du Valais puisque le Palais du gouvernement s'y trouve;
- en faire une place représentative, empreinte d'une certaine monumentalité, digne de symboliser l'unité cantonale.

La Planta est ainsi considérée en tant qu'*expression* d'une *finalité* visant à *valoriser* à la fois:

- le caractère architectural du lieu (Planta = architecture);
- le caractère historique du lieu (Planta = histoire);
- le caractère symbolique du lieu (Planta = Etat, pouvoir).

La conservation d'un certain patrimoine historique est ici visée, en prônant le respect de ce qui est considéré dans l'espace comme les signes caractéristiques du site de la Planta: la trame urbaine d'abord, considérée comme le témoin du XIX^e siècle; les grands axes et diagonales ensuite, censés organiser l'espace en le structurant, en l'orientant, en le rattachant à divers monuments ou édifices représentatifs de l'Histoire (ex. : la Catherine) et de l'Etat (ex. : le Palais du gouvernement). On souhaite ici une place résolument carrée.

Cette deuxième partie nous a permis de résumer l'histoire de la Planta et d'exposer quels processus successifs ont permis son aménagement actuel. Il ressort de ces observations que la Planta est un véritable espace de confrontation, un espace de visibilité de la théâtralisation du pouvoir politique.

Certains Sédunois connaissent l'histoire de la Planta, d'autres non. Quels qu'ils soient, comment évoluent-ils dans cet espace, comment le vivent-ils au quotidien? L'enquête de terrain que nous avons menée et dont nous exposons les résultats ci-après permettra de répondre, en partie, à ces questions qui nous intéressent.

3. Pratiques, usages, expérience: adéquation?

Afin de prendre connaissance de la perception qu'ont aujourd'hui les Sédunois de la place de la Planta et des usages qu'ils font du lieu, nous avons procédé à une enquête de terrain. Celle-ci se présente sous la forme d'entretiens qualitatifs, dont la durée moyenne fut d'une heure environ.

Si nous avons porté une attention particulière aux personnes ayant une connaissance directe, quotidienne et approfondie du lieu (riverains les plus proches ou tenanciers des commerces environnants), le choix des personnes à interroger a été établi de façon à ce que toutes les parties (selon la classification de Zube que nous avons proposée) soient représentées. Nous avons donc pris l'option de la diversification maximale. Il nous paraît en effet important de ne pas privilégier un seul type d'intervenant et d'aborder le lieu dans sa totalité.

Nous avons procédé à une vingtaine d'entretiens. Qu'il s'agisse des processus de comportement ou de perception (ou représentation) liés à la Planta, l'enquête a révélé une uniformité fortement marquée dans les propos des personnes interrogées.

A partir d'un certain nombre d'entretiens, nous n'avons plus bénéficié d'informations nouvelles, les propos devenant récurrents quel que soit le type d'individu interrogé.

3. 1. Etat des lieux

Les partisans de la première thèse souhaitaient atteindre un but précis. Mais peut-on dire de la Planta qu'elle est dans sa forme actuelle une *place vivante de rencontre et d'échanges*? Est-elle vraiment redevenue le *coeur* de la ville, espace privilégié permettant la *mise en communication* des individus et leur *intégration* à la communauté; est-elle aujourd'hui le *foyer* qui *rassemble*?

A-t-elle au contraire comblé les espoirs des défenseurs de la seconde thèse en devenant un *signe tangible* empreint d'une *certaine monumentalité*, *digne de symboliser l'unité cantonale* au *coeur* du Valais? La Planta est-elle devenue non seulement le *coeur* de la ville, mais surtout celui de tout un canton?

Les éléments de réponse que fait apparaître l'étude des résultats de notre enquête nous poussent à répondre à toutes ces interrogations par la négative. Les acteurs (*professionnels* et *public intéressé*), qu'ils aient soutenu l'une ou l'autre thèse, ont échoué dans leur tentative d'atteindre les buts qu'ils s'étaient fixés. En d'autres termes, il est tout à fait cohérent d'affirmer qu'il existe aujourd'hui une inadéquation totale entre la perception d'abord, l'expérience vécue ensuite qu'ont les citoyens de la place et les buts que se proposaient d'atteindre les défenseurs de l'une ou l'autre thèse.

3. 1. 1. Les comportements liés à la place: une triste uniformité

Pour l'analyse des comportements, nous nous sommes basés sur les informations que nous avons pu obtenir *de visu* ainsi que sur celles qui nous ont été communiquées. La concordance entre les deux catégories d'information est indéniable.

Nos observations attentives nous laissaient penser qu'en dehors des événements particuliers (marché hebdomadaire et événements uniques ou annuels), l'utilisation quotidienne de la Planta ne différerait en rien de celle d'un trottoir. La place est un lieu de passage où les citadins ne s'arrêtent que très rarement, par accident, si le sort décide d'une rencontre inattendue, et ceci quelle que soit la période de la journée (matinée, après-midi, soirée), de la semaine (jours ouvrables et week-end) ou de l'année (printemps, été, automne, hiver).

Du côté des personnes interrogées, une unique tendance confirmant nos observations se dégage de tous les entretiens effectués:

"Cette place de la Planta, on ne s'y arrête pas, on ne fait que passer, on traverse la place".

"En général, il n'y a personne. Les gens passent, c'est simplement un lieu de passage. J'y reste le temps du passage".

"J'y passe, simplement, et la plupart des gens ne font que ça".

"C'est un lieu de passage neutre, purement utilitaire, ça a une fonction de trottoir, de passage".

On retrouve dans ces témoignages non seulement l'idée, mais parfois aussi les mêmes mots qui émergent de nos observations. La place de la Planta n'est qu'un couloir de transit et son utilisation

diffère radicalement de ce qu'on serait en droit d'attendre d'une place publique. Accessible n'importe quand et par n'importe qui, elle ne remplit dans le quotidien qu'une seule fonction: celle d'un *espace de circulation*.

3. 1. 2. Des représentations négatives

La perception qu'ont les Sédunois de la place de la Planta motive sans aucun doute l'utilisation qu'ils font de cette dernière.

Nous nous doutions que l'avis général ne serait pas un plébiscite en faveur de la réalisation actuelle. Et là aussi, notre enquête révèle une étonnante uniformité dans les propos des personnes interrogées. Ce qui peut surprendre cependant, c'est l'abondance et la richesse des remarques négatives qui ressortent des entretiens:

"Cette place n'a pas été assez mise en valeur. Je ne l'aime pas parce qu'elle manque de vie. Elle manque de caractère".

"Elle est pourtant bien située en ville mais elle n'a aucune âme, aucune vie, c'est une place qui est morte".

"Au quotidien, il n'y a pas d'ambiance, il n'y a rien".

"C'est un lieu neutre, beaucoup trop neutre, construit avec des matériaux pas chaleureux".

Spontanément, les personnes interrogées parlent d'*âme*, d'*ambiance*, de *caractère*, de *vie* ou de *mort*. Comme nous l'avions prévu, les témoignages ne penchent jamais en faveur de la réalisation actuelle. Celle-ci n'inspire rien d'autre que de l'indifférence ou de la froideur.

Il ne fait aucun doute que les propos qui sont tenus ici, même s'ils diffèrent peu les uns des autres, sont d'un grand intérêt. On peut

en effet y déceler une référence à un passé révolu où la situation était différente, où la place *vivait, avait une âme*.

3. 2. Les effets d'une bâtardeisation

Nous pensons que les propos tenus par les personnes que nous avons interrogées s'expliquent par le fait qu'aucune d'entre elles ne parvient à s'identifier au lieu en question. La Planta n'est en aucun cas un objet de désir, l'enjeu d'une quête. Elle n'exerce aucun pouvoir d'attraction sur les citoyens qui ne se l'approprient pas, n'opèrent pas de centration sur elle et ne lui attribuent pas de valeurs positives:

"Cette place ne fait surgir absolument aucune émotion, aucun souvenir en moi".

"Non, c'est une ratée".

"Ca fait mal au coeur quand on est tous les jours là de voir une chose pareille".

L'image actuelle que véhicule la Planta est univoque. C'est une image négative en direction de laquelle l'immense majorité des avis convergent. Mais pourra-t-elle un jour enfin prétendre se faire matrice d'identité? Rien n'est moins sûr.

La Commission consultative d'architectes de la ville de Sion, en prenant connaissance de l'avant-projet proposé par l'architecte de la Ville en 1984 et qui servit de base au projet définitif, s'était déclarée (nous l'avons déjà dit) sensible à la volonté de l'architecte de "dédramatiser le problème en proposant une solution qui peut être à la fois très souple, évolutive, sans que ce soit au détriment d'une certaine solennité des lieux." Ainsi, les partisans de la première thèse

gardaient un édifice au sud de la place et ceux de la seconde obtenaient une place en forme de quadrilatère.

Nous soutenons que la réalisation actuelle est bâtarde, dans le sens qu'elle tient de deux genres différents et qu'elle n'a pas de caractère nettement déterminé. Espace de confrontation de deux thèses différentes, cette réalisation se présente sous les traits d'un arrangement cautionné de guerre lasse par toutes les parties. Nous assimilerons ce comportement à une absence de volonté, en l'occurrence à la volonté de ne pas, de ne plus faire l'effort de proposer un aménagement cohérent. L'arrangement dont nous parlons peut être considéré comme la conséquence de l'affrontement stérile de deux idéologies. Stérile parce que les acteurs, de quelque partie qu'ils soient, ont échoué dans leur tentative d'atteindre les buts qu'ils s'étaient fixés. Non seulement la perception qu'ont les citoyens de la réalisation actuelle est négative, mais en plus l'utilisation qu'ils en font est excessivement limitée.

Nous pensons que cette situation vient en grande partie du fait que les partisans des deux thèses souffraient d'une réelle absence de vision. Sans doute les responsables politiques n'ont-ils pas su faire appel à des personnes suffisamment compétentes pour juger, dans un premier temps, le concours organisé en 1970. Pour permettre, ensuite, de pallier à l'absence d'un modèle qui eût orienté la recherche, afin que les choix adoptés et les solutions proposées fussent cohérents et adaptés aux besoins ainsi qu'aux attentes de la cité et de ses habitants.

Dans l'affrontement qui les opposaient, les individus impliqués dans la réalisation de la Planta ne possédaient sans doute pas le matériau nécessaire pour comprendre que l'espace construit est non seulement, comme le dit S. Ostrowetsky (*op cit*), "un support qui permet le partage d'expériences communes et de pratiques différenciées, un espace social qui s'offre à des stratégies et pratiques diverses", mais également un espace symbolique qui, "sous

forme d'information mais aussi de transport des corps et des biens tous porteurs de sens, ne fait que communiquer...". Alors que les défenseurs de la première thèse privilégiaient le fonctionnel au détriment du symbolique, les partisans de la seconde agissaient de façon inverse. Ils ne surent jamais, dans leurs idées respectives, préserver un équilibre entre l'aspect symbolique et l'aspect fonctionnel du lieu.

C'est sans aucun doute ici qu'il faut chercher les raisons de l'impossible identification des Sédunois à la place de la Planta. La réalisation d'aujourd'hui est lisse, dans le sens qu'elle n'offre pas de "*prises* disponibles pour l'usager ou le passant, *prises* qui tiennent aux signes et à leur disposition dans l'espace, aux annonces, aux invites ou aux interdits qu'ils perçoivent dans le cours de leur activité ordinaire" (Joseph, *op cit*). Que reste-t-il, sinon le triste symbole d'une vaste indécision consécutive aux guerres intestines de quelques petits groupes d'individus! Les signes, les annonces, les invites et les interdits sont ici sûrement trop flous, confus, indéchiffrables. Superposés sans cohérence, ils provoquent chez les individus une décentration sur la place, liée à un sentiment de répulsion. La bâtarde a produit son effet.

"Rares sont les villes bénéficiant de places aussi bien situées que celle-là. C'est un luxe. Je trouve dommage d'avoir fait un tel projet avec une place aussi extraordinaire". Les propos de ce quadragénaire qui dit passer sur la Planta pour se rendre à son travail "au moins 10 fois par semaine, peut-être plus, et pourtant sans jamais la voir", résument bien le sentiment de toute une population. En cherchant un compromis, en pratiquant la politique du moindre mal, les acteurs impliqués dans ce projet ont anesthésié un espace public privilégié dont la situation est unique.

4. Conclusions et perspectives

Dès l'Antiquité, les places publiques étaient des lieux où se concentrait l'énergie vitale de la ville, où se mêlaient une énorme quantité d'activités changeantes et entrelacées. Cette énergie attirait les citoyens qui appréciaient de se rencontrer sur les places plutôt que dans d'autres lieux.

L'exemple des interrelations entre la place de la Planta et les habitants de la ville de Sion aujourd'hui illustre une triste réalité qui affecte l'ensemble du monde occidental contemporain: les places publiques sont de plus en plus vouées à ne remplir plus qu'une fonction de *circulation*.

Derrière le réaménagement d'une place se cache souvent le problème de l'utilisation du patrimoine historique d'une cité et de son exploitation optimale. L'architecte français A. Grumbach remarque que "très peu de places, réalisées dans des opérations récentes, présentent un fonctionnement réel". Dès lors, il lui paraît fondamental de "s'interroger sur la signification de la place dans le vocabulaire architectural et dans la pratique sociale contemporaine" (*in 50 rue de Varénne*, 1985).

De nos jours, ce problème ne se limite pas uniquement aux *places*, mais bien aux *espaces publics* en général. Les vocations de *communication* et d'*expression* sur lesquelles M. Bassand insiste dans les définitions qu'il propose de l'espace public semblent en voie de disparition. Existe-t-il des solutions pour renverser cette tendance, afin que les *espaces publics* restent les *espaces du public*, qu'ils soient encore ressentis comme des biens communs et que les citoyens s'y identifient? Nous tenterons ci-après de donner quelques éléments de réponse à cette question qui nous paraît fondamentale.

4. 1. Quelles solutions pour le futur?

Nous ne devons jamais perdre de vue que sous l'impulsion de la transformation des usages, la vie collective évolue en permanence et les espaces publics, s'ils entendent survivre, se doivent d'être en adéquation avec les nouvelles préoccupations urbaines.

Comment donc repenser l'espace public afin de satisfaire au mieux les besoins et les attentes des citoyens?

4. 1. 1. L'illusion du postmodernisme

Le développement historique des sociétés et des villes capitalistes peut être compris en terme de duel entre *universel* et *particulier*.

La solution pourrait se trouver dans un retour à certaines valeurs qu'incarnent les idées du postmodernisme urbain. Ce qui revient à dire que l'avenir des espaces publics serait en quelque sorte indissociable d'une certaine forme de nostalgie. Foyer de renaissance d'une culture urbaine, la cité postmoderne existe à travers un respect nouveau de la tradition, un retour à la différence et à la particularité. La proposition de cette forme de retour aux origines est séduisante et les valeurs qu'elle se propose de restaurer sont rassurantes car souvent familières.

En reprenant la trame des grandes diagonales, les aménageurs de la place de la Planta ont récupéré un élément apparu dès le début du siècle sur le sol de cette dernière. Un élément censé organiser l'espace en le structurant, en l'orientant, en le rattachant à divers monuments ou édifices représentatifs de l'Histoire (donc d'un passé

bien particulier) et de l'Etat (donc du pouvoir passé, présent et futur, qui incarne et défend des valeurs bien définies).

Adhérer aux idées du postmodernisme urbain, donc du particulier, c'est en conséquence rejeter celles de l'universalisme. Il convient pourtant de reconnaître une immense qualité que ce dernier possède: la logique de la globalisation permet au plus grand nombre de cultures de se côtoyer dans des combinaisons nouvelles et multiples à l'intérieur des espaces urbains. Les différents espaces culturels y sont plus mobiles, fluides, moins fixés dans leur relation au territoire. L'universalisme permet ainsi une formidable compression des particularités multi-culturelles à l'intérieur de la métropole (ce que le particularisme permet beaucoup plus difficilement) et nous sommes d'avis que les espaces publics ont tout à gagner de cette nouvelle et extraordinaire réalité.

4. 1. 2. Une certaine idée de la participation

L'enquête que nous avons menée dans le cadre de l'étude de la place de la Planta a clairement démontré deux choses. D'abord, toutes les personnes interrogées, déçues de l'aménagement actuel, ne se contentent pas de critiquer ce dernier. Spontanément, elles émettent des idées et proposent des solutions de remplacement. Ensuite, nous avons pu constater que dans la grande majorité des cas, même si les raisons évoquées peuvent être différentes, les propositions formulées sont sensiblement les mêmes. En fait, sur la vingtaine d'entretiens effectués, seuls deux types de propositions ont émergé. Les deux interventions suivantes les résument parfaitement:

"Ils auraient pu planter des arbres. En été, tu crèves de chaud sur la place, t'as rien, t'as pas un arbre pour t'abriter".

"Il faudrait y mettre du mobilier, des chaises longues et des parasols en été".

L'analyse de ces résultats nous amène aux observations suivantes: d'abord, les habitants regrettent l'absence d'un certain confort, estival plus précisément; ensuite et surtout, en passant au-delà de la simple idée de confort, il ressort de façon assez subtile que le manque d'une *troisième dimension*, la dimension verticale, se fait fortement ressentir sur la place. Ce dernier point trouve un parfait écho dans un témoignage particulièrement explicite:

"Cette place me paraît aujourd'hui un espace vide, dans le sens où il n'y a rien qui accroche. C'est une surface plane légèrement inclinée vers la rue de Lausanne, puis le ciel. Vous avez deux horizontales, il n'y a aucun élément sur la place qui vous invite à quoi que ce soit".

Si la population avait été invitée à participer à l'élaboration du projet, les concepteurs n'auraient sans doute pas omis de prendre en considération des avis qui paraissent faire l'unanimité.

Nous pensons que la solution au problème qui se pose aujourd'hui passe en grande partie par la participation de l'ensemble des citoyens à l'élaboration des projets d'aménagement des espaces publics. Nous défendons ici l'idée d'une participation directe qui prendrait la forme d'une consultation de la population. Ecouter et comprendre les habitants d'une ville: la survie des espaces publics passe peut-être par un banal effort d'attention. Il ne fait aucun doute que la participation du plus grand nombre à la conception, la réalisation et la gestion de ces espaces ne peut qu'augmenter la satisfaction et l'attachement des usagers, qui s'y identifieront beaucoup plus facilement.

De nouvelles méthodes doivent être développées et testées afin d'augmenter l'implication des citoyens dans l'aménagement des espaces publics. Les impacts sociaux et psychologiques de l'implication ou de l'exclusion des processus de décision requièrent également une attention toute particulière. Les processus de conception, de gestion et de transformation des espaces publics se doivent d'être les plus démocratiques possibles, tout en confrontant les idées et les intérêts de différents groupes ou individus.

C'est à ces conditions que les espaces publics urbains pourront s'intégrer, se réintégrer pleinement dans notre culture communautaire en perpétuelle évolution.

Bibliographie

- Altman I., Zube E. et *al.*, Public Places and Spaces, New-York, Plenum Press, 1989
- Andrey P., Varone J.-B., Vasarhelyi I., Ville de Sion, étude du quartier de la Planta, Sion, rapport établi selon le mandat de l'Etat du Valais et de la Commune de Sion, 1974
- Ascher F., Métapolis ou l'avenir des villes, Paris, Ed. Odile Jacob, 1995
- Augé M., Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité, Paris, Ed. du Seuil, 1992
- Barthes R., L'aventure sémiologique, Paris, Ed. du Seuil, 1985
- Bassand M., Métropolisation et inégalités sociales, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 1997
- Calpini J., *Planta, coeur de la cité*, bulletin n° 9, Sion, Sedunum Nostrum, 1975
- Calpini J., Sion autrefois, Sion, Ed. de la Matze, 1975
- Carter E., Donald J. et Squires J., Space and Place, Theories of Identity and Location, London, Lawrence and Wishart, 1993
- Chaline C., La dynamique urbaine, Paris, PUF, 1980
- Favre G., Mémoire de Sion, Lausanne, Ed. Z, 1998

- Fontana A. et al., *50 rue de Varenne: la piazza e la città*, supplemento n° 16, Milano, Arnoldo Mondadori Editore, 1985
- Gouvion C. et van de Mert F., Le symbolisme des rues et des cités, Paris, Berg International, 1978
- Habermas J., "Préface", in L'espace public, Paris, Payot, 1992
- Kaufmann J.-C., L'entretien compréhensif, Paris, Ed. Nathan, 1996
- La Rocca E., I fori imperiali, Roma, Progetti Museali Editore, 1995
- Lavedan P., Géographie des villes, Paris, Gallimard, 1935
- Meyer C.-A., Sion, paroles et regards, Sion, Taro Publication, 1995
- Mumford L., La Cité à travers l'Histoire, Paris, Ed. du Seuil, 1964
- Nanchen E., A l'écoute de la musique du lieu, Université de Genève, mémoire de licence sous la direction du professeur J.-B. Racine, 1997
- Ostrowetsky S. et al., Sociologues en ville, Paris, L'Harmattan, 1996
- Racine J.-B., La ville entre Dieu et les hommes, Paris, Presses Bibliques Universitaires, 1993
- Rémy J. et Voyé L., Ville, ordre et violence, Paris, PUF, 1981
- Simmel G., "Métropoles et mentalité", 1903, traduit et présenté in L'Ecole de Chicago. Naissance de

l'écologie urbaine, Paris, Aubier Montaigne,
1979

Truffer B., La bataille de la Planta, bulletin n° 1, Sion,
L'Ecole valaisanne, 1975

Tschopp P. et *al.*, Sion, la part du feu, Sion, Musées
cantonaux du Valais et Archives communales
de Sion, 1988

Tschopp P. et *al.*, Sion vous accueille, Yverdon-les-Bains,
Ori Presse, 1997

Zermatten M., Sion, capitale aristocratique et paysanne,
Sion, Ed. de la Matze, 1944

Sources

Archives communales de Sion

Table des figures

- Figure 1 : *in* Tschopp et al., 1997
- Figure 2 : *in* La Rocca, 1995
- Figure 3: *in* Fontana et al., 1985
- Figure 4 : *idem*
- Figure 5 : *in* Tschopp et al., 1988
- Figure 6 : *in* Calpini, 1975
- Figure 7 : *in* Truffer, 1975
- Figure 8 : *in* Tschopp et al., 1988
- Figure 9 : *in* Calpini, 1975
- Figure 10 : *idem*
- Figure 11 : *idem*
- Figure 12 : *idem*
- Figure 13 : reproduction d'un plan de la ville de Sion daté de 1999
- Figure 14 : reproduction d'un document des Archives communales de Sion
- Figure 15 : *idem*
- Figure 16 : *in* Andrey, Varone, Vasarhelyi, 1974
- Figure 17 : *idem*
- Figure 18 : reproduction d'un document des Archives communales de Sion
- Figure 19 : *idem*
- Figure 20 : cliché de l'auteur

Figure 21 : cliché de l'auteur

Figure 22 : *idem*

Figure 23 : *idem*

Figure 24 : *idem*

Figure 25 : *idem*